

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 796.—SAMEDI, 5 AOUT 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-GARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. DELCASSÉ. (Affaires étrangères.)



M. DE GALLIFFET (Guerre.)



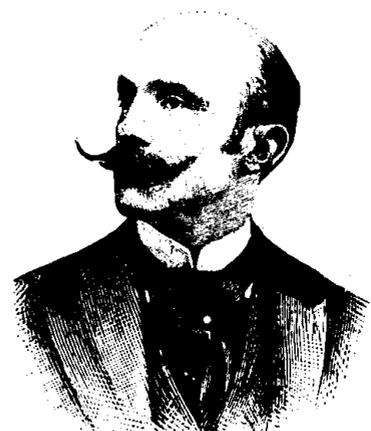
M. BAUDIN. (Travaux publics.)



M. JEAN DUPUY. (Agriculture.)



M. WALDECK-ROUSSEAU, président du Conseil



M. CAILLAUX. (Finances.)



M. LEYGUES. (Instruction publique.)



M. DE LANNESSON. (Marine.)



M. MONIS. (Justice.)



M. MILLERAND. (Commerce.)



M. DECRAIS. (Colonies.)

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 AOUT 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—L'incendie de Québec.—Causerie, par E.-Z. Massicotte.—Poésie : Adoration, par A. de Bussièrès.—Les commencements de l'écriture, par Jean La Fère.—Une grave erreur, par L. Hasmeau.—Victor Cherbuliez.—La destinée de l'homme.—Le nouveau ministère français, par de Thermes.—Les marchands de nouveautés.—Poésie : Eugène, par A. Lozeau.—Poésie : Crépuscule, par G. Bourge.—Mariage quand même, par M. Triveley.—Science récréatives.—Jeux et amusements.—Le billard.—Devinettes.—Renseignements divers.—Conseils pratiques.

GRAVURES : Portraits des membres du nouveau cabinet français.—Portraits des officiers de la Société des Marchands de nouveautés.—Québec : Incendie du quartier Saint-Roch (boulevard Langelier).—Plaisir de la balançoire.—Portrait de M. Victor Cherbuliez.—Illustration du feuilleton.—Gravure devinette

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGT-TROISIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu samedi, le 5 AOUT, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

## A BATONS ROMPUS

Il faut avouer que certains journaux sont passablement frondeurs. Ainsi, quand ils parlent de la France, cette Babylone moderne, cette tête de Turc sur laquelle tout le monde tire, ce bouc émissaire des péchés d'Israël, comme on se plaît à l'appeler, beaucoup s'écrient avec des larmes de crocodile : Pauvre France !

En France, quand un ministère tombe, le pays marche quand même, et les gens qui ne sont pas anxieux de devenir ministres, attendent philosophiquement le moment psychologique, tandis que l'étranger la voit de suite à feu et à sang, en révolution ; ailleurs, pour une place de ministre vacante, il y a des milliers de concurrents, et quand l'heureux mortel est connu, la discorde éclate, le diable est aux vaches comme on dit ici.

En France, pour l'affaire Dreyfus, affaire qu'elle tirera certainement au clair, le flambeau de la justice à la main, on ne trouve pas à l'étranger d'épithètes assez ignominieuses pour déshonorer la République qui, elle, s'honore de tant d'insultes. En effet, la France républicaine nettoie les écuries d'Augias, et que le coupable s'appelle de Lesseps, Bilhaut, Dreyfus... elle condamne. Donc gare, à ceux qui ont trempé leurs mains dans ce traître et lâche complot.

Ailleurs, si c'est un Hooley qui peut ternir par ses dépositions l'éclat éphémère d'un blason, on étouffe... l'affaire... Ailleurs, si c'est un Bousquet qui pourrait dévoiler bien des choses sur la banque du Peuple, on étouffe... l'affaire... Enfin, ailleurs où on s'occupe tant des affaires des autres, on ne s'occupe plus de l'affaire de la rue Saint-Timothée.

J'en passe et des meilleurs, ici et partout ailleurs.

Cet article était sous presse, quand la salle affaire de la banque anglaise Ville-Marie, qui porte malheureusement un nom français, a été connue.

Les gens qui s'occupent ou parlent des affaires de France connaissent fort peu la France. Ainsi, dernièrement, on parlait de la facilité avec laquelle, disait-on, on obtient, à l'étranger, la *Croix de la Légion d'honneur*. "C'est affaire de Consul," ajoutait-on.

Non, ce n'est pas affaire de Consul, mais c'est bien affaire d'honneur, et l'eût-on méritée mille fois, qu'on ne la donne jamais à quelqu'un qui n'aurait même que frisé la faillite.

M. Tarte qui est homme intègre et d'observation, pourra se rendre, *de visu*, compte de l'honneur et de l'honnêteté de la France.

Si, par hasard, quelque intrus porte ce signe de la chevalerie française à sa boutonnière, c'est que la bonne foi du gouvernement a été surprise, et qu'on ne saurait jamais faire une enquête assez sérieuse avant de l'accorder.

Là, les Consuls peuvent beaucoup...

Ce mot *décoration* me rappelle une manie ou plutôt une *scie* du *Star*, de Montréal ; à l'instar des Américains qui ont leur *decoration day* pour honorer leurs soldats morts au champ d'honneur, et à l'imitation des pompiers de Montréal qui, eux, ont aussi leur *décoration day* pour orner de fleurs les tombes des braves disparus ; lui, le *Herald*, a périodiquement trois ou quatre *décoration day* annuels, où il bombarde d'avance tel ou tel chevalier ou baronnet.

Cette année, jour de la fête de la Reine, ce devaient être Son Honneur le lieutenant-gouverneur Jetté et l'hon. M. Mulloch.

Malheureusement, ils ne l'ont pas été, et c'est ce qui a fait dire à un malin : *Alia jacta est !*

La Presse, de Montréal, ce grand organe de l'ouvrier, ce grand organe si libéral pour le bien-être du peuple, ce grand organe qui ne fait jamais prendre des vessies pour des lanternes à ses lecteurs, vient d'accomplir un grand acte.

Elle a fait bénir la pose de la première pierre de son nouvel édifice par l'Eglise.

—Qu'est-ce que le prêtre dit en bénissant la pierre, demandait un ouvrier à un reporter, qui se pique de connaître le latin.

Et le reporter de répondre :

—Tu es pierre, et sur cette pierre je n'écrirai que la vérité, et le mensonge ne prévaudra jamais contre elle.

L'or du Yukon a encore fait des siennes à la chambre basse et à la chambre haute. Un moment tout comme à la Bourse, il y a eu fluctuation, c'est à dire *baisse* et *hausse*... Et ils se sont chamaillés, comme des agioteurs. Chacun prétendait avoir raison. Si j'avais été représentant, voici ce que, j'aurais dit :

M. l'Orateur... Pour terminer au plus vite ce

débat, sur le vil métal qui corrompt les hommes, les consciences les plus droites, les partis les plus purs, permettez-moi deux mots qui vont réduire à néant les accusations de nos infâmes et honorables amis. Oui, Messieurs, tous les nobles pionniers-ouvriers ou administrateurs, qui ont sacrifié leurs chères existences pour aller s'ensevelir dans les mines du Yukon, oui, tous, s'ils ne se sont pas enrichis, tous ont de l'or. Comment et pourquoi ?... C'est que l'épicier à force de manier du poivre, le charbonnier à force de vendre du charbon, le vidangeur vivant au milieu du guano, chacun d'eux, sans qu'il s'en doute, finit par trouver le produit désiré dans lequel il vit sous ses ongles et dans ses poches, et nos amis n'ont pu échapper à cette loi commune.

Je lisais dernièrement que presque toutes les préparations ferrugineuses qu'on fait prendre au public, —car quoique nous soyons à une époque où l'esclavage est aboli, les gens aiment à se laisser mettre au fer— je lisais, dis-je, que ces préparations sont nuisibles pour la santé. En effet, ces préparations n'étant pas assimilables comme les produits naturels, elles abiment l'estomac, troublent la digestion. Si j'en parle, c'est qu'il y va de la santé publique, surtout dans un pays où l'on boit beaucoup de thé.

En effet, les préparations ferrugineuses dans l'estomac, qui n'est autre chose qu'un vaisseau, se transforment, avec le thé qu'on boit, en un tannate de fer. De là, bourrelets, crampes, constipation. En voulez-vous la preuve ?... Mélangez vous-même une préparation ferrugineuse quelconque avec une forte infusion de thé, et il se formera un tannate de fer, c'est-à-dire de l'encre. Or, le même résultat se produit dans l'estomac.

Donc, si l'on vous met au fer, supprimez tout liquide astringent et ne buvez que de l'eau ou du lait.

Il ne faut jamais dire : "Fontaine, je ne boirai pas pas de ton eau !"

Madame Françoise, dans une de ses spirituelles chroniques, avait horreur du calembourg. Or, dans une de ses dernières—et je mets ça sur le compte des caprices de la température—elle en fait un pas mal... caniculaire... Elle parle du *Stabat*, de Pergolèse, qu'elle appelle *c'tabac du Père Golèse*.

Ouf !... Moi qui n'en ai pas l'habitude on me permettra de marcher sur les traces de la charmante chroniqueuse, et de dire celui que je viens d'entendre faire par une vieille fille. On parlait du *Kissing bug*.

—A la campagne, disait-elle, où je vivais en *âne en cornette*, (lisez anachorète) j'ai trouvé le moyen de m'en garantir.

—Comment faisiez-vous ?

—Je couchais avec un *moustiquaire*...

Pour ne pas être schocking, lisez... moustiquaire...



## L'INCENDIE DE QUÉBEC

(Voir gravures)

Nos lecteurs trouveront dans notre numéro de ce jour, deux gravures donnant une idée de l'incendie désastreux qui a ravagé le faubourg de Saint Roch à Québec, le 18 juillet. Plusieurs rues ont été totalement détruites ; une centaine de familles ont été jetées sur le pavé.

La plus grande cause de ce désastre est l'incurie du conseil municipal de Québec, incurie telle, que l'aqueduc les trois quarts du temps ne fournit que peu ou point d'eau à ce faubourg qui, cependant, paie les contributions comme les autres parties de la ville.

Nous remercions M. P. Gingras de Québec, à qui nous devons les deux photographies reproduites.

## CAUSERIE

Le chef de la sûreté de cette ville vient de se plandre de l'exagération que les reporters des journaux mettent dans leurs rapports. Il prétend, avec raison, que du train dont on y va, Montréal va se faire une réputation qui n'aura rien d'enviable.

A force de grossir les petits faits, de faire des meurtres avec des assauts, de donner des proportions énormes à toutes les offenses criminelles, les étrangers vont finir par croire que la métropole canadienne n'est pas habitable. Il serait temps, grandement temps, de mettre un frein à ces excentricités barnumesques, si nous ne voulons pas qu'on décerne à notre ville un titre qui sera loin d'être glorieux. Le mal existe déjà, tous ceux qui voyagent en peuvent fournir la preuve. Dès que vous sortez d'ici et que vos hôtes apprennent que vous venez de Montréal, ils ne manquent pas de s'apitoyer sur votre sort qui vous oblige à vivre dans un endroit où la criminalité est à l'ordre du jour, et où votre existence est continuellement en danger !

Pendant un temps, on avait fait diversion pour s'occuper uniquement des *kissing bugs* et des *strangling bugs*. On leur donnait des proportions de *big bugs* capables d'effrayer femmes et enfants, mais le sujet ne se prêtait pas à assez de développement, puis la société d'entomologie de cette province est venue porter un terrible coup aux *bugs* qu'on exhibait, en déclarant, *ex-cathedra*, que tous les insectes capturés jusqu'ici n'étaient que des longicornes inoffensifs qui ont toujours existé en ce pays. Alors, on est vite revenu à la chanson d'autrefois.

Pauvres journaux, vous pourriez pourtant faire un bien considérable si vous vous occupiez des choses saines et morales, si vous nous teniez au courant des événements plus relevés qui ne manquent pas de se produire chaque jour, ici comme ailleurs.

La proportion du mal sur le bien, des malheurs sur les bonheurs est-elle si grande qu'un journal qui se prétend bien informé, n'ait que des crimes et des accidents à raconter ? Ou bien, le goût du public est-il tellement dépravé que pour s'assurer une clientèle il faille nécessairement et uniquement s'occuper du côté sombre de la vie ? Si ce sont là les raisons invoquées pour agir ainsi, nous sommes bien misérables.

\* \* \* \*

Mais les grands journaux ont du bon quelquefois, et je n'en veux pour preuve que la campagne que vient d'entreprendre M. L. O. David, dans les colonnes d'un de nos confrères quotidiens.

Il prêche avec une autorité et une éloquence bien persuasive la colonisation de la province de Québec. Il nous rappelle que notre province a un nombre fixe de députés à la Chambre des Communes et que plus notre population sera nombreuse, mieux nous maintiendrons notre influence à Ottawa, attendu que la députation des provinces sœurs est basée sur le chiffre de notre population.

Nous devrions donc faire des efforts pour conserver nos compatriotes dans cette province, nous devrions travailler à les y ramener, nous devrions demander et obtenir du gouvernement qu'il donne aux colons des avantages qui les portent à se fixer au milieu de nous et à défricher nos terres incultes du nord et de l'est.

Nous croyons que dans l'intérêt de la conservation de notre langue, de nos mœurs et de notre foi, deux millions de Canadiens-français dans la province de Québec valent mieux que deux millions dans le Dominion. Ici, nous avons la certitude de nos droits, ailleurs nous sommes soumis, plus ou moins, au caprice d'une majorité très souvent hostile.

Dans les autres provinces l'augmentation de la population ne peut se faire qu'au bénéfice de l'élément anglais et notre langue est fort exposée, tandis qu'ici, nous formons une race bilingue où l'idiome de nos ancêtres a la prépondérance. Ces quelques considérations jetées au courant de la plume ne sont pas les seules ni peut-être les plus importantes et il vaut mieux, sans doute, lire les superbes articles de notre patriotique confrère, mais nous avons cru devoir les



Photo. Pinsonneault. Trois-Rivières

## Mgr CLOUTIER DES TROIS-RIVIERES, EN EVEQUE

signaler à ceux de nos lecteurs qui ne les auraient pas vus.

Sa Grandeur, Mgr Bruchési a paraît-il écrit à l'auteur pour le féliciter de son idée et l'assurer qu'Elle ferait tout en son pouvoir pour aider la colonisation, et jusqu'ici, la presse canadienne-française, à quelques exceptions près, a approuvé la création d'un mouvement dans ce sens. Qu'on se mette à l'œuvre au plus tôt, car on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve.

\* \* \* \*

Dans un autre ordre d'idées, la presse entière, sans distinction de parti politique ni de nationalité, semble s'accorder pour admettre que le *salaires* des députés et des ministres à Ottawa n'est pas assez élevé. Ces *salaires* ou plutôt ces indemnités ont été fixées en 1873, alors que les sessions étaient beaucoup plus courtes que maintenant et que la vie coûtait beaucoup moins cher qu'à présent. Les présidents de banque ou de compagnie d'assurance reçoivent autant et souvent plus que notre premier ministre et ils n'ont pas à faire face aux frais de représentation que sa position exige. Il nous semble évident qu'une réforme s'impose et nous croyons que le public ne blâmerait pas ses représentants s'ils votaient une augmentation raisonnable.

\* \* \* \*

Mais laissons là la presse et les députés pour dire un mot d'un événement religieux d'une bien grande importance. Mgr Cloutier a enfin pris entre ses mains l'administration de son diocèse et sa consécration a donné

lieu à des cérémonies et des fêtes qui feront époque dans les annales de la jolie ville des Trois-Rivières. Les princes de l'Eglise au Canada, les prêtres diocésains, et une bonne partie des prêtres des diocèses voisins ont assisté à cette consécration. Les fidèles sont aussi accourus de tous les points pour être témoins de ce magnifique spectacle et la petite cité trifluvienne a pris, pendant quelques jours, un aspect de métropole. Les citoyens de la ville de Lavolette ont bien fait les choses. Cadeaux, décorations, banquet, feux d'artifice, illumination, tout a été réussi et nos compatriotes ont su prouver, une fois de plus, qu'ils savent être à la hauteur des circonstances, lorsqu'il s'agit de donner l'exemple de la générosité et du dévouement en faveur de notre clergé national.

Le digne Prélat qui a été l'objet de ces belles démonstrations, a dû être profondément touché du zèle de ses anciens paroissiens qui lui témoignaient d'une façon si grandiose tout le bonheur qu'ils éprouvent de voir leur curé chargé de présider aux destinées du diocèse dont ils font partie et Sa Grandeur saura bien le leur montrer au cours de son épiscopat qui s'ouvre sous de si brillants auspices.

*L. J. Massicotte*

On disait autrefois que les protestations d'amitié étaient de l'eau bénite de cour.

ADORATION

A Mme L...

Je sais que les pleurs sont les fleurs de l'âme,  
Fleurs dont le secret fleurit dans les yeux.  
Je voudrais pour vous d'autres fleurs, Madame,  
Si les astres sont les pleurs des cieux.

Je sais qu'un sourire est la fleur de joie  
Qui va de la bouche au jardin des cœurs.  
Je voudrais pour vous des lèvres de soie  
Si vos lèvres d'or des miennes sont sûrs.

Je sais que l'amour est la fleur d'ivresse,  
Fleur de toute ivresse et des jours bénis.  
Je rêve, pour vous, Madame, sans cesse,  
Au sublime amour des cœurs infinis.

Arthur de Bussières

LES COMMENCEMENTS DE L'ÉCRITURE

Bien avant d'avoir imaginé les signes conventionnels que nous appelons des lettres, lesquels, groupés en autres signes conventionnels appelés mots, éveillent en nous des idées, et nous permettent de communiquer à distance nos sentiments et nos volontés, l'homme a imaginé un système très rudimentaire, par où il pouvait exprimer quelques idées simples. En ce temps, il ne faisait guère de philosophie, et les sujets qui le préoccupaient se rattachaient surtout aux événements extraordinaires de la vie, à la chasse et à l'alimentation surtout. Cette écriture primitive était, en réalité, un dessin grossier. Elle se perfectionna ultérieurement et se transforma en écriture—ou quelque chose qui y ressemble—comme cela a eu lieu en Égypte, où les hiéroglyphes sont des dessins simplifiés, conventionnels, mais en bien des points l'homme n'a pas pu s'élever au-dessus de cette forme primitive, que l'on désigne sous le nom de pictographie.

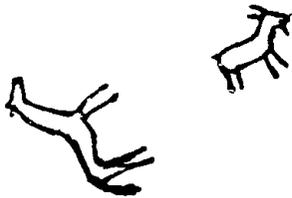


Fig. 1

Aux États-Unis, notamment, les Indiens en sont restés là, et l'on possède de nombreux exemples de cette écriture élémentaire, dont M. W.-J. Hoffmann s'est récemment fait l'historien.

Ces exemples, on les trouve gravés sur la pierre, sur l'os, sur les étoffes, sur les ustensiles, sur le papyrus.

La base du système, c'est la représentation des objets ou des actes dont on veut évoquer l'image : c'est le dessin de l'acteur ou du patient, de celui qui exécute l'acte ou éprouve la sensation. Mais il faut bien remarquer que, même avec une écriture de ce genre, il faut un certain art d'interprétation.

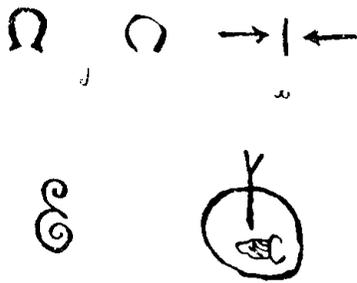


Fig. 2

Voici par exemple un pictographe qui a été trouvé gravé sur un rocher, au nouveau Mexique. Cela représente un cheval, élémentaire, renversé en arrière : et plus haut une chèvre qui paraît s'élever sur une pente assez rapide. Cela ne vous dit rien, probablement (fig. 1). Les Indiens comprennent pourtant à merveille, et peut-être comprendriez-vous aussi, si vous voyiez ce dessin à sa place, c'est-à-dire au bas

d'une côte très raide, à l'entrée d'un sentier à peine dessiné. Cela signifie : "les chevaux ne passent pas, ils glissent, tombent ; c'est un chemin bon pour les chèvres tout au plus." Et si un Indien avait voulu, par ce procédé, indiquer qu'une route est dangereuse pour les cyclistes, il aurait représenté un cycliste à terre, sa machine brisée... La *Touring Club*, lui, met simplement : "Attention !" ou "Descente dangereuse" sur un poteau. Les Indiens arrivent pourtant à simplifier certaines images : pour combat, ils figurent deux flèches qui se dirigent l'une vers l'autre (fig. 2a) : pour cheval, ils représentent le contour d'un sabot : et ils peuvent même distinguer le cheval indien, non ferré du cheval des civilisés, ferré, par deux traits représentant les talons du fer (fig. 2 b).

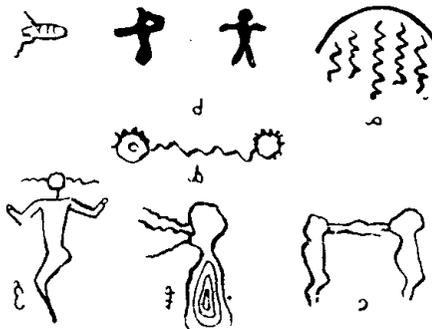


Fig. 3

Mais ces cas sont rares. Le plus souvent, ils figurent l'objet au complet, ou du moins dans ses traits essentiels. L'abondance d'aliments se traduit par l'image d'un trou, d'une "cache," contenant une tête de buffle : un bâton fourchu, au-dessus, représente le bâton où se fait sécher la viande (fig. 2 c). Et la pénurie par deux bonshommes dont le premier, bras étendus, semble dire : Rien dans les mains, rien dans les poches (ce geste indique la négation), et le second fait le geste de manger : les deux réunis côte à côte signifient donc *rien à manger* (fig. 3 b). Pour l'acte de manger, il est représenté d'une façon très simple : une bouche où entre un morceau quelconque (fig. 3 c). La douleur, la souffrance s'exprime de façon presque conventionnelle, une espèce de trois (fig. 2 d). Le signe traduit assez bien la crampe et la sensation de contorsion qui l'accompagne ; il évoque l'idée de la colique, de la douleur interne. Et il est à noter que les Chinois ont un signe à peu près identique pour la crampe d'estomac.

La neige est représentée par une série de zig-zags qui descendent du ciel : ce sont des flocons qui tourbillonnent (fig. 3 a). La conversation se figure de façons



Fig. 4

variées : tantôt deux têtes grossièrement ébauchées, reliées par une ligne irrégulière qui indique la communication (fig. 3 e). Si, au lieu de la parole, un Indien Objjwa veut désigner le chant, la chose est très simple : un bonhomme, dont la bouche est largement ouverte, laisse échapper des lignes divergentes, tremblées : ce sont les "éclats de la voix" qui s'échappent (fig. 3 f). Est-il rien de plus clair?... Et si le même Indien veut indiquer qu'un son ne se fait pas entendre, qu'une personne est hors de portée de voix, il figure un bonhomme des oreilles de qui partent deux lignes qui s'arrêtent à longueur du bras à peu près ; cela veut dire que la sphère d'action de son oreille est limitée, et que les sons venant de loin ne l'impressionnent pas (fig. 3 g).

Le mot *tuer* est court dans notre système d'écriture ; chez les Innuit, cette idée s'exprime de façon assez complexe. La perche à gauche avec un volatile au sommet représente un bâton de shaman ou sorcier : elle indique que le personnage de droite, qui est l'auteur du meurtre, a fait le geste indiquant la mort (main vers terre), a consacré à la mémoire du sorcier

la victime, qui est au milieu représentée par un décapité. Cette victime était un chasseur de baleine, comme on le voit à son harpon. Le tout se lit donc :

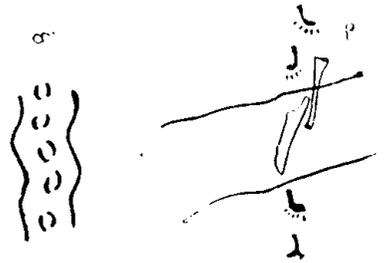


Fig. 5

"J'ai tué le chasseur de baleine, et je l'ai tué en l'honneur du sorcier (fig. 4)." L'idée de voyage s'exprime par la représentation de pas humains. Si le voyage se fait par eau, on figure une rivière et on marque les pas dessus (fig. 5 a) : "J'ai voyagé par eau." Ou encore on figure une pirogue ; et la fig. 5 b représente un voyage à pied interrompu par la traversée d'une rivière, en pirogue.

Cette pictographie, si simple qu'elle soit, permet pourtant de raconter des histoires encore assez compliquées. En voici quelques exemples :

Fig. 6.—Les quatre huttes avec 1, 2, 3, 4 poteaux indiquent les quatre degrés d'initiation de l'auteur, ou écrivain, qui est un *wabeno* ou sorcier, membre d'une

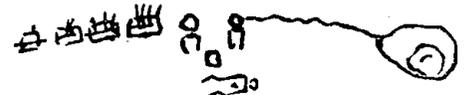


Fig. 6

société secrète. Le *wabeno* a été invoqué par le bonhomme qui suit, pour tuer un ennemi (bonhomme de droite) qui habite au loin dans une île, au milieu d'un lac (la ligne allongée et les deux cercles indiquent la distance, le lac et l'île). Et le *wabeno* a tué ce particulier, car au milieu il est représenté couché à terre au moyen d'incantations et roulements de tambour magique : le tambour est là... Ce récit a été écrit par un Indien moderne et se rapporte à un fait qui s'est passé en 1884.

La figure 7 représente un récit de chasse. Cela veut dire : "J'ai été en bateau, chasser à la torche (le feu



Fig. 7

est à l'avant du bateau). J'ai pris deux cerfs : j'ai vu la tête d'un cerf au bord d'un lac (le lac est figuré par un petit rond), j'ai ensuite pris une biche, et je suis rentré dans mon palais—mon wigwam."

Plus compliquée est l'histoire racontée dans la figure 8. La voici. Moi, voulant partir (1), j'ai été en bateau (rame du n° 2) ; j'ai dormi (main droite contre la



Fig. 8

tête) une nuit (une représentée par le bras gauche élevé du n° 3) dans une île (n° 4) où il y avait une habitation (la pointe dans le cercle). Je suis reparti (n° 5) pour une île inhabitée (n° 6) où j'ai dormi deux nuits (n° 6 ; deux doigts dressés) ; puis j'ai chassé (n° 8 où il tient un harpon). J'ai chassé le phoque (9 et 10), et en barque (11, elle est très rudimentaire, avec deux rames) ; je suis rentré chez moi, dans ma maison (12) (figure 8).

Celle de la figure 9 signifie ceci (elle se lit de droite

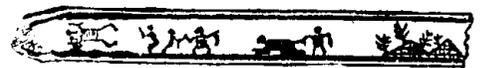


Fig. 9

à gauche, et non de gauche à droite comme les précédentes) : De sa demeure est sorti le sorcier ; il a empoigné la queue de son esprit familial ; il a secoué un patient encorcelé ; celui-ci, plein de surprise, s'est

senti délivré, et le mauvais esprit est tombé à terre, mort (fig. 9).

Voici enfin une lettre d'amour d'une jeune Indienne Ojibwa. L'ours en haut, à gauche, indique que celle qui écrit appartient au clan des Ours. Celui qu'elle aime est figuré en dessous, par l'emblème de son clan (une bête mal définie).

Et cela signifie : " Prends la route qui va joindre la route qui mène au camp des Ours à une localité située entre deux lacs (ces lacs sont au bout, à droite). Avant d'y arriver, tu trouveras des demeures où trois jeunes filles sont campées, trois jeunes catholiques (voir les croix) dans deux tentes. Dans celle de gauche, tu me trouveras : viens (le geste de la main qui indique le lieu même) (figure 10)."



Fig. 10

Ce langage écrit n'est évidemment pas toujours facile à comprendre à première vue : il faut y être habitué ; mais, avec de l'exercice, on peut arriver à des résultats sérieux et à faire non seulement des récits simples, mais même de véritables romans. Notre système de lettres et de mots est toutefois autrement riche en ressources, et, au fond, autrement simple. C'est pourquoi je ne propose nullement qu'on ridige LE MONDE ILLUSTRÉ en pictographie. Cela donnerait trop de mal aux lecteurs et aussi aux rédacteurs.

JEAN LA FÈRE.

## UNE GRAVE ERREUR

Depuis quelques années, l'exercice physique semble être devenu la panacée universelle. Il doit prévenir tous les maux, guérir toutes les maladies. Un jeune homme se trouve-t-il anémié, fatigué par une croissance hâtive, ou énervé par des travaux intellectuels : on lui dit : Fortifiez votre organisme par des exercices physiques, vous ne sauriez trop en faire ; il faut rattraper le temps perdu.

C'est à force d'entendre répéter ce propos que la plupart des jeunes gens s'adonnent aux sports athlétiques : celui-ci enlève des haltères, cet autre passe ses journées sur une bicyclette, ou bien fréquente les salles d'armes. Partout on marche, on saute, se démène, se contorsionne de plus en plus. Notre jeune génération en est-elle plus forte ? Je ne le crois pas.

Cependant, nous dira-t-on, il est des cas où les exercices de force constituent un excellent remède. Sans doute, mais quand son application est en rapport avec le nervosisme de chaque sujet, autrement, comme tout remède, son abus devient un poison. Malheureusement, en ce qui concerne les jeunes gens, ce n'est pas l'usage modéré qui se pratique de nos jours ; c'est l'abus follement stupide du mouvement à outrance. Ils ne rêvent que succès sportifs ; grisés par les applaudissements, nos jeunes bicyclistes veulent devenir premiers coureurs. Aucun ne réfléchit qu'il faut, pour arriver à ce but, des qualités spéciales d'endurance, et l'entraînement auquel ils se livrent exerce le plus souvent une influence désastreuse sur leur santé. Il en est ainsi des autres sports. Nous citerons deux faits à l'appui de ce qui précède.

Un écrivain distingué se passionna un jour pour l'escrime. Très bien doué pour cet exercice, il passait de longues heures l'épée à la main, fatiguait même les maîtres d'armes, qui avaient vu peu d'exemples d'un pareil entraînement. Bientôt il remarqua que dans l'inaction il devenait mou, paresseux, ne retrouvant sa vigueur que l'épée à la main. Après l'assaut, cette apathie disparaissait pour quelques instants ; il en concluait qu'il devait redoubler d'ardeur. Mais, progressivement, la fatigue devint de la faiblesse, de l'impuissance physique et morale. Tout travail intellectuel lui devenait impossible, et dans la rue il lui semblait par-

fois qu'il allait tomber. Enfin, l'état pathologique s'augmenta de telle façon, qu'un repos prolongé fut reconnu nécessaire pour faire cesser cet ébranlement général.

Le second exemple n'est pas moins concluant.

Un jeune homme de vingt-quatre ans, après une grande fatigue morale, s'adonna avec passion à l'exercice des haltères. Vouloir devenir très fort, à toute heure du jour il soulevait des poids. Cela devint une frénésie sans exemple.

Au bout de quelque temps, de singuliers symptômes se manifestèrent. Il éprouva au repos une mélancolie noire, un dégoût profond de toutes choses. Dès qu'il reprenait ses haltères, la sérénité revenait ; pris d'une muette extase, il faisait des rêves insensés, bâtissant les projets les plus extravagants. Ne sentant plus la fatigue, il éprouvait une sorte de gaieté nerveuse ; mais c'était pour retomber de plus en plus, après ses exercices, dans des désespoirs sans motif. Cet état ne pouvait se prolonger sans danger ; une inaction complète put seule faire retrouver à ce jeune homme un calme relatif.

Nous avons observé les mêmes effets sur plusieurs jeunes cyclistes de profession ; la grande lassitude musculaire produisait chez eux une sorte d'affaiblissement intellectuel ; la mémoire devenait paresseuse, la conception moins nette. Cela se comprend facilement : tous ces sports demandent un grand effort de volonté ; or, la volonté est un fluide particulier, une sorte d'électricité, dont chacun de nous a sa réserve spéciale. Si nous la dépensons à outrance, notre esprit risque fort de se trouver désemparé, surtout si la répétition de cette dépense est lente, régulière, et sans réparation immédiate et correspondante. En cela, a dit un savant professeur, le fonctionnement des centres nerveux devient semblable à un accumulateur électrique, dont la décharge ne doit pas dépasser une moyenne fixe, si l'on veut éviter l'usure. Cette moyenne atteinte, il faut se hâter de recharger l'appareil. Il devrait en être ainsi de l'homme.

Les limites à assigner aux exercices physiques ont donc une très grande importance, et doivent être le sujet d'une étude spéciale pour tous ceux qui s'occupent d'éducation.

Ainsi, on comprendra facilement que, pour le jeune paysan, moins émotif, grâce à la vie calme des champs, les conséquences fâcheuses sont moins à redouter que pour le Parisien, le plus souvent anémié, soit par les travaux intellectuels, soit simplement par l'air vicié des grands centres.

A une époque comme la nôtre, où la surexcitation morale, et par conséquent la fatigue nerveuse sont démultipliées, vouloir guérir ce mal par un surmenage corporel est une très grave erreur. Cela s'appelle brûler la chandelle par les deux bouts.

C'est l'avis de tous les gens sérieux ; quelques savants attribuent même les progrès de l'hypnotisme à l'abus des sports. Comment remédier à cet état de choses ? Le mouvement est donné : quelle voix assez puissante parviendra à l'enrayer ? Qui empêchera désormais les illusionnés des sports de courir à leur perte, sans vouloir écouter les conseils de la prudence la plus élémentaire ?

Cependant les avertissements ne leur manquent pas : maladies, accidents (et ils deviennent assez nombreux en ce qui concerne la vélocipédie), rien ne les arrête dans leur course vertigineuse. Ce qu'il y a de plus triste à déplorer, c'est que la femme, répudiant toute grâce et toute modestie, ait pu se laisser entraîner par ce vent de folie qui s'appelle la bicyclette à outrance !... Ce sport, déjà assez disgracieux pour les hommes, le devient doublement pour les femmes ; sans parler de tous les inconvénients qu'il entraîne. Cette innovation ne fera jamais honneur à notre sexe.

Nous le répétons, le mal est trop grand, l'élan donné trop fort pour pouvoir l'arrêter ; tout ce que l'on peut souhaiter, c'est que quelques inventions plus humaines viennent, tout en facilitant la locomotion individuelle, ce rêve de notre siècle, diminuer pour tous ces jeunes fous la fatigue physique.

L. HAMEAU.

## VICTOR CHERBULIEZ

Victor Cherbuliez, membre de l'Académie française, qui vient de mourir subitement, allait accomplir sa soixante-dixième année le 19 juillet. Né en 1829, à Genève, où son père professait les littératures latine et grecque, il appartenait à une ancienne famille française émigrée en Suisse à la suite de la révocation de l'édit de Nantes.



Son meilleur roman, un des premiers en date, est le *Comte Kostia* ; citons parmi les autres : *l'Aventure de Ladislas Bolski*, *l'Idée de Jean Teterol*, *Une Gageure*, *Mesa Holdenis*. Dans tous, on retrouve les mêmes qualités plus solides que brillantes, le soin de la composition, une forme châtiée.

Sous le pseudonyme de Valbert, il a en outre publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, nombre d'études politiques et diplomatiques, notamment sur l'Allemagne, et des articles de critique artistique et littéraire.

En 1881, M. Cherbuliez avait remplacé M. Dufaure à l'Académie française.

## LA DESTINÉE DE L'HOMME

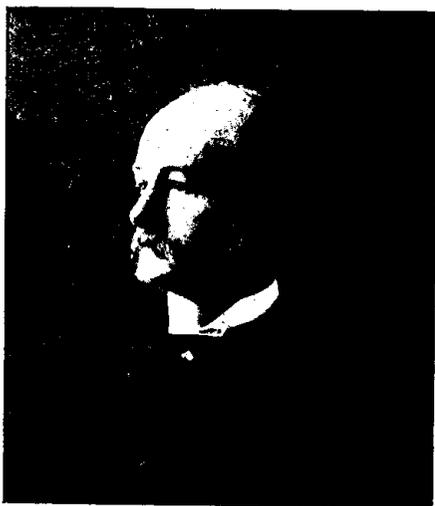
Quelle est grande et noble notre destinée. Nous sommes au sommet de la chaîne des êtres créés dans ce monde matériel. Intermédiaires entre les anges et les animaux, notre âme, par le sentiment, nous élève à la classe des esprits quoique retenue ici-bas par la masse pesante de nos corps. Tout nous annonce que nous ne sommes que des voyageurs ici-bas, et celui qui sent sa vocation, ne s'arrête point inutilement dans ce voyage ; en suivant le chemin qui lui a été tracé par la Providence, il se hâte de se rendre digne de l'autre vie, et il attend le signe de l'Éternel pour son départ.

Associés aux animaux par notre corps, nous sommes associés aux esprits immortels par l'âme. La sensualité et la pourriture sont le partage de notre dépouille extérieure : la liberté et l'immortalité, c'est ce qui est réservé à notre esprit. Plus l'homme s'attache aux choses matérielles, plus il s'assimile à la bête ; plus, au contraire, il ambitionne les choses spirituelles, et plus il s'assimile aux anges.

ECKARTSHAUSEN.

Entre hommes, c'est comme chez les loups : il ne faut pas tomber, si l'on ne veut pas être dévoré par la bande.

Si quelqu'un vous dit qu'il n'est d'aucun parti, commencez par être sûr qu'il n'est pas du vôtre. — LOUIS VEUILLLOT.



J.-O. Gareau, Président. Z. Arcand, 1er V.-Prés. C. Meunier, 2me V.-P. R.-A. Lesage, Trés. J.-E. Patenaude, Ass.-Sec. J.-M. Marcotte, Sec. F. J. Pelletier, Ass.-Sec. A. Rouleau, S. c.-Cor. B. Charbonneau, Com. Ord.  
Officiers de l'excursion : A. Fleury, A. T. Constantin, J.-N. Brossard.

**Bureau de la Société des Marchands de Nouveautés et officiers de la 10e excursion annuelle**



H. Provost



C.-P. Gagnon

OFFICIERS DE LA 10<sup>ME</sup> EXCURSION ANNUELLE (Suite)

**LE NOUVEAU MINISTÈRE FRANÇAIS**

(Voir gravure)

Nous ne donnons point les noms des ministres français, nos lecteurs les ayant à la gravure que nous consacrons à ce ministère.

Mais nous voulons faire connaître, à ceux qui nous lisent, ce que fera de la belle et noble France cet amas difforme d'opinions plus difformes encore. Nous empruntons ce tableau à un discours magistral du célèbre Père Coubé, de la savante Compagnie de Jésus. Et le grand orateur ne passe point, là-bas, pour un fanatisé.

... La nation qui était la perle et le joyau du monde en est devenue la risée, et elle a entendu des étrangers passer devant ses ruines, branlant la tête et disant : " La voilà donc la nation jadis si parfaite et si belle ? " Elle a subi toutes les humiliations qui peuvent courber un front, toutes les angoisses qui peuvent faire saigner un cœur. Elle a vu ses fils les plus vaillants égorgés par l'ennemi, ses fils les plus purs fusillés par leurs frères. Et l'avenir lui apparaît encore plus sombre et plus désolé ! Attila n'est plus à nos portes, mais il est dans nos murs. Il s'appelle l'anarchie, et ses hordes, plus sauvages que les Huns, méditent d'arroser avec le sang des pères les ruines fumantes de la société. Attila est au milieu de nous, brandissant le fer et la torche ; mais où est Geneviève pour le mettre en fuite ? L'étranger ne foule plus quelques-unes de nos provinces comme au XV<sup>e</sup> siècle, mais il pénètre partout par la presse cosmopolite et mille influences occultes. L'étranger nous insulte jusque chez nous ; mais où est Jeanne d'Arc pour le bouter dehors ? Une coalition de forces sataniques s'est formée contre notre pays, et son but, je ne crains pas de le dire tout haut, c'est de tuer notre pays. L'heure est grave, décisive. Jamais la France depuis son origine, n'a traversé une crise aussi redoutable, couru un tel danger. On veut la tuer par tous les moyens, la noyer dans la boue et le sang, la déshonorer aux yeux de l'Europe et la démembrer, en finir, en un mot, avec elle comme jadis avec l'Irlande et la Pologne. C'est le mot d'ordre sorti de l'enfer, approuvé par l'étranger qui convoite notre héritage. Et le mot d'ordre s'exécute lentement, habilement et nous assistons à l'œuvre impie, effroyable, la mort dans l'âme, les mains liées par une secte impie, impuissants ! Ah ! un sauveur ! car nous périssons !

Combien c'est sombre, mais aussi, combien c'est vrai !

Est-il donc écrit que la France, la Fille aînée de l'Eglise, le Sergent du Christ, le champion de la civilisation, doit périr ? Est-elle irrémédiablement perdue, la noble, la chevaleresque nation ?

Oh ! non, certes non ! Écoutons encore le R. P. Coubé dans ce même discours :

Savez-vous, messieurs, une (autre) raison qui doit nous donner l'espoir d'être entendus par Dieu et d'échapper à la rage des ennemis de notre pays ? C'est le motif même de cette rage. Ce que les forces conjurées de l'enfer et des loges, de l'anarchie et du cosmopolitisme veulent tuer en tuant la France, c'est la nation catholique, la nation capable encore, malgré ses propres défaillances de relever le catholicisme

dans le monde. Si la France meurt, le soldat de Dieu meurt, l'épée de l'Eglise est brisée, la source des missions est tarie. Adieu les vaillants missionnaires qui portaient si loin le nom de Jésus ! Adieu les beaux zouaves qui auraient pu délivrer la Papauté ! Oh ! que de belles choses mourraient sur la terre, si la France venait à mourir ! Mais tant que la France vit, elle a beau s'endormir dans l'oubli de sa vocation, elle reste capable d'un superbe et soudain réveil ; elle a au cœur un ressort immortel, qui peut tout à coup se détendre et la faire bondir ; elle peut reprendre sa grande épée chevaleresque, abattre l'anarchie, le cosmopolitisme et la franc-maçonnerie qui l'outragent ; oui, elle le peut, la France ! Elle peut dominer de nouveau le monde, et, avec son prestige retrouvé, avec les ressources que la civilisation met aujourd'hui au service de l'idée, entraîner des peuples entiers à sa suite aux pieds de Jésus-Christ, son Roi bien-aimé.

Voilà ce que sait l'enfer. Voilà ce qu'il redoute. Il ne veut plus d'une France catholique, cette belle création surnaturelle du Cœur de Jésus. Il ne veut même pas d'une France impie, car une France impie ne resterait pas telle pendant longtemps. Le bon sens et le cœur reprendraient bientôt le dessus : jamais, en effet, comme l'a dit Léon XIII, elle ne s'est égarée tout entière ni pour longtemps : *nec tota nec diu desipuit*. La crainte d'une résurrection catholique de la France, voilà, messieurs, la clef de la plupart des événements contemporains. Et c'est parce que les sectes prévoient cette résurrection qu'elles redoublent de rage pour l'empêcher. J'en conclus que nous devons espérer. Il est dit dans l'Apocalypse que le démon ayant reçu le pouvoir de persécuter l'Eglise, s'agita avec fureur parce qu'il savait que son temps était court. Il en est de même aujourd'hui. Si Satan, incarné dans la franc-maçonnerie, s'agite avec tant de rage contre tout ce qui est saint, c'est parce qu'il sent que l'empire lui échappe et que son temps va finir.

Oui, voilà pourquoi nous espérons dès lors que tout espoir est perdu !

DE THERMES.



O. Lemire



S. A. Larose

OFFICIERS DE LA 10<sup>ME</sup> EXCURSION ANNUELLE (Suite)

**LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS**

(Voir gravures)

Le 26 juillet a eu lieu la dixième excursion annuelle de la société des Marchands de Nouveautés en détail de la province de Québec.

Cette excursion a eu lieu à Flattsburg, N.-Y.

Nos lecteurs n'ignorent pas quelles difficultés rencontrent sur sa route tout Canadien-français se destinant au commerce. Les capitaux son rares et dans tous les cas trop timides ; celui qui en possède préfère les placer dans les banques, malgré les désastres dont nous sommes témoins depuis ce dernier quart de siècle, ou dans des spéculations plus ou moins bonnes : quant au commerce, on le laisse s'en tirer comme il pourra. Nos concitoyens anglais sont nos maîtres en cette matière.

Mais enfin, on est forcé de reconnaître que, devant ce que nous venons de dire, et aussi devant l'apathie de nos compatriotes, il faut une forte dose d'audace, de courage, d'énergie, de persévérance, pour qu'un Canadien-français ose se mettre en commerce.

Aussi devons-nous féliciter hautement ceux qui ont eu ce courage, cette énergie : et, chose remarquable, tous nos compatriotes qui ont l'audace de tenter la fortune, généralement réussissent.

Nous n'en voulons pour preuve que la dixième excursion des Marchands de nouveautés en détail : chacun des messieurs qui figurent dans les deux bureaux de la Société, et dont nous donnons les portraits, sont bien posés à Montréal, et jouissent de l'estime et de la considération de tous leurs clients. Nous en dirons autant de tous les membres de cette Société, et nous leur disons aussi : bravo ! continuez, persévérez, la fortune est à vous.

**ENIGME**

*Franchissez la distance et comptez les étoiles  
Qui brillent tout là-haut dans le bleu firmament,  
Rapprochez nous la lune et sur de larges toiles  
Fièrez ses noirs volcans, ses lacs, en un moment.*

*Traversez l'océan sans vapeur et sans voile,  
Bravez ses flots rageurs, sans crainte, impunément,  
Méprisez le brouillard, sombre, épais, qui nous voile  
Le gouffre, entre où le Mont demeure incessamment.*

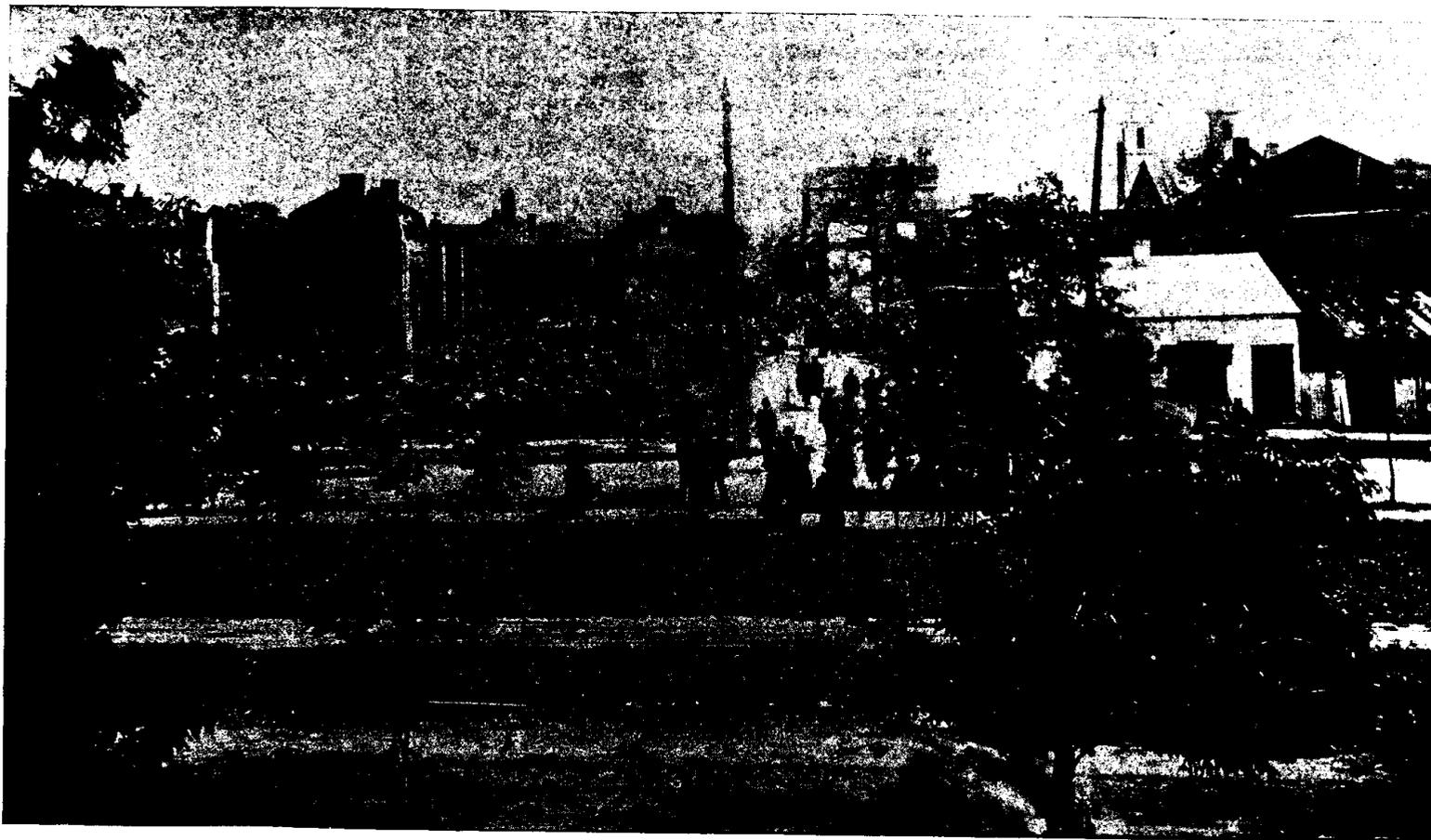
*Transpercez à souhait montagnes et rochers,  
A la terre prenez tous ses trésors cachés ;  
Mais de la gloire encor méritez l'oriflamme !*

*A quoi vous ont servi boussoles et compas  
Puisqu'il vous reste à faire en ne nous disant pas  
Ce que contient d'amour le cœur de toute femme !*

ALBERT LOZIAC.



PLAISIR DE LA BALANÇOIRE



QUEBEC.—Incendie du Quartier Saint-Roch, Boulevard Langelier

Photos Ph. Gingras, Québec.

## CRÉPUSCULE

*Le laboureur d'azur se penche sur la tombe  
Où, son sillon fini, chaque soir il succombe ;  
Son fantôme agrandi plane un instant encor,  
Puis il s'évanouit dans le flambant décor :  
Silence ! le Soir tombe...*

*Las, et comme affaissé sous un mortel ennui,  
Le laboureur de terre abandonne sans bruit  
Son norme et dur labour. Tout se tait ; tout se vide ;  
Le ciel est sans un cri, la mer sans une ride :  
Silence ! c'est la Nuit.*

*Les étoiles, là-haut, s'allument une à une,  
Criblant d'or scintillant les gloires de la brume ;  
Et des gris, des lilas, et des verts émergeant,  
Rayonne une clarté grandissante d'argent :  
Silence ! c'est la Lune !*

*L'enchanteresse monte au levant à son tour  
Mariée un instant aux feux mourants de jour ;  
Puis sa pâleur inonde une vierge éperdue  
Lu lèvre vers l'élu candide ment tendue :  
Silence ! c'est l'Amour !...*

GEORGES BOURGÈ.

## MARIAGE QUAND MEME

## I

La séparation fut des plus pénibles. Jacques pleurait. Alice pleurait.

—Au moins, c'est bien sûr, Jacques ? disait Alice, en s'essuyant les yeux avec son mouchoir ; vous ne m'oubliez pas pendant toute cette longue année que doit durer votre absence ?

—Oh ! Alice, répondait le jeune homme, comment pouvez-vous croire qu'il me soit possible de vous oublier ? N'êtes-vous pas tout pour moi ? Et n'est-ce pas, d'ailleurs, pour vous obtenir que je pars, afin de me faire une situation qui me permette de vous épouser ?

—Hélas ! pourquoi nos parents refusent-ils de nous unir dès maintenant ?... Nous n'avons pas besoin de luxe pour nous mettre en ménage !

—Non, ne les blâmez pas, Alice. Si dure que soit à notre amour leur décision, ce sont eux qui restent dans le vrai. Car il faut bien reconnaître qu'avec les maigres ressources dont nous disposons, le train de vie que nous pourrions mener serait proche de la misère... Au lieu que mon départ arrange tout !... Cette place qu'on m'offre à l'étranger, avec promesse de devenir dans un an fondé de pouvoirs en France de la maison de commerce...

—Alors, puisqu'il le faut, mon ami !... Ne récriminons donc pas !... Mais n'empêche que ce soit bien triste, quand on s'aime comme nous nous aimons, quand on s'est promis d'être l'un à l'autre, de se voir ainsi brusquement séparés !

Et Mlle Alice recommença à fondre en larmes.

Du coup, Jacques, impuissant à la consoler, tira de nouveau son mouchoir et se mit aussi à sangloter encore plus fort.

Suzanne, la sœur cadette d'Alice, qui assistait aux adieux, aussi émue que les autres au fond, essayait néanmoins de calmer les deux désespérés.

—Voyons... mes amis... du courage !... Un an de séparation, ce n'est pas, somme toute, une si grosse affaire !... Et quand on s'aime comme vous vous aimez, qu'on est sûr de s'unir à un moment donné, l'épreuve doit être supportable !

—Oui, tu dis ça, toi, Suzanne, fit Alice... parce que tu n'aimes pas... que tu n'as jamais su ce que c'est d'aimer !... Mais si tu éprouvais pour un fiancé les sentiments que j'éprouve pour Jacques et qu'il dût te quitter ainsi brusquement !... Tu verrais !

—Evidemment... c'est juste... je suis mauvais juge ! répondit la jeune fille d'un ton étrange.

A ce moment, les parents d'Alice et de Suzanne arrivèrent.

—Eh bien ! mon ami, fit la maman, nous vous avons donné le temps d'échanger avec Alice les dernières confidences du fiancé... Mais il est inutile,

autant pour elle que pour vous, de prolonger ces émotions... L'heure des adieux a sonné ; embrassez-la, —je vous le permets,—et partez ensuite.

Moment solennel.

Les deux jeunes gens s'avancèrent l'un vers l'autre, tremblants.

Alice tendit son front à son fiancé, qui y déposa un long baiser.

Un silence ;—ensuite, comme un double sanglot étouffé.

—Partez, mon ami, partez maintenant ! fit le papa, presque aussi ému lui-même que les enfants.

Et, se tournant vers Alice :

—Rentre dans ta chambre, toi, ma chérie... C'est ta sœur qui reconduira Jacques... Cela vaudra mieux.

## II

Jacques était sur le seuil à présent, et Suzanne se trouvait en face de lui.

—Alors, je compte bien sur vous, n'est-ce pas, ma chère Suzanne, pour me tenir au courant, me donner des nouvelles... et aussi, et surtout, pour entretenir mon souvenir dans l'esprit de votre sœur ?

—Avez-vous donc peur qu'elle vous oublie ?

—Non, car elle m'aime aujourd'hui autant que je l'aime, j'en suis bien sûr !... Mais c'est long un an !... et Alice est si jolie !... Elle peut d'ici à mon retour avoir l'occasion de plaire à tant d'autres !... Et il suffit que l'un de ces prétendants possibles soit en même temps un beau parti... Vos parents ne m'ont rien promis, en somme ; tout au plus m'ont-ils donné de fortes espérances...

—Mais c'est folie à vous d'avoir de pareilles craintes !... Jamais mes parents ne forceront la volonté de l'une de leurs filles !... Et il suffit qu'Alice continue à vous aimer pour qu'on n'ose même pas lui parler d'un autre mariage !

Et se redressant :

—D'ailleurs, ce doute même que vous hasardez sur la persistance de ses sentiments est injurieux pour ma sœur ; des filles de notre sorte, quand elles aiment, n'aiment qu'une fois !

Elle lança la phrase avec tant de fermeté que Jacques, un instant inquiet,—aurait-il pu dire pourquoi, d'ailleurs ?—se sentit tout de suite rassuré,—et ce fut presque en souriant qu'il reprit :

—Alors, vous aussi, petite sœur, quand vous aimerez, ce sera pour toujours ?

—Oui, pour toujours ! répondit-elle, la voix un peu voilée.

—Eh bien ! tâchez donc que ce grand sentiment vous vienne pendant mon absence, pour pouvoir vous marier à mon retour, en même temps qu'Alice et moi ! Voilà qui serait gentil ! Nos deux noces à la fois !

—C'est cela, je tâcherai ! fit-elle dans un demi-sourire... Adieu, mon ami !... Adieu !

Une poignée de mains. La porte se referma. Jacques était parti.

—Comme ils s'aiment ! murmura la jeune fille. Au moins, puissent-ils être heureux tous les deux ! Qu'il n'y en ait qu'un seul de malheureux sur les trois !

## III

Certes, Alice aimait Jacques, et le départ de celui qu'elle considérait comme son fiancé l'avait rendue aussi malheureuse que possible.

Les premiers jours, ce fut comme un écroulement de tout son être, à tel point que ses parents en vinrent à craindre qu'elle ne fit une maladie, qu'ils se demandaient même s'ils n'avaient point eu tort d'exiger ce retard au mariage, si juste au fond qu'eût pu être le motif qui leur avait dicté cette détermination.

Fallait-il donc rappeler Jacques et unir tout de suite ces enfants, si modestes, si précaires même que dussent être les ressources du jeune ménage ?

Après mûre réflexion, pourtant, les parents d'Alice décidèrent de maintenir le "statu quo."

Le plus fort était fait, après tout, et la jeune fille, une fois les premières larmes versées, redeviendrait raisonnable.

D'ailleurs, on la distrairait, on la conduirait dans le

monde et, avec la nature un peu superficielle qu'on lui connaissait, tout portait à croire que le calme se rétablirait de lui-même en elle.

—Oui, c'est là le bon moyen ! fit M. Bertrand (c'était le nom du père), et nous l'amènerons ainsi à prendre son mal en patience et à attendre sans une tristesse exagérée le retour de son Jacques bien-aimé. Ah ! si c'était à Suzanne que pareille chose arrivât, ce serait une autre affaire !... Renfermée comme elle est, nous ne parviendrions pas à lui faire entendre raison aussi facilement !

—Heureusement, ajouta Mme Bertrand en manière de conclusion, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit... puis-elle n'aime personne encore.

Il fut donc fait comme il avait été décidé, et M. et Mme Bertrand saisirent la première occasion venue pour conduire Mlle Alice dans le monde.

D'abord—et cela était tout naturel—ce fut avec crainte, presque qu'avec répulsion, qu'elle s'y laissa trainer.

Toutefois, les parents avaient vu clair et, peu à peu, sans que la jeune fille pût s'en rendre compte elle-même, ces réunions furent pour elle un dérivatif.

Bien sûr, elle pensait à Jacques, et avant de se rendre à un bal, c'était presque toujours la même phrase qu'elle disait : "Ah ! si je devais l'y rencontrer, combien mon plaisir serait plus grand !"

Certes, oui, il eût été plus grand !

Mais enfin, de son aveu même, elle éprouvait cependant du plaisir à aller à ces fêtes, et autour d'elle on était heureux de le constater.

Coquette, Alice ne pouvait s'empêcher de se montrer sensible à un compliment, et quand sa sœur lui disait avec un ton imperceptible de reproche :

—Eh bien ! tu es contente j'espère ! Tu as du succès ce soir !

—Oui, répondait-elle naïvement.

Puis, tout de suite, devant peut-être les réflexions que cette réplique suscitait chez sa cadette :

—Quel dommage pourtant que Jacques ne soit pas ici ! ajoutait-elle ; il serait si fier, lui, de mes succès !

## IV

En aurait-il été si fier de ces succès, Jacques ? N'en aurait-il pas été jaloux plutôt ? Bien malin qui aurait pu le savoir !

En attendant, il trimait ferme, le pauvre garçon, voyageant pour la maison qu'il représentait dans tous les pays d'Europe, et craignant toujours de voir retarder l'époque où il lui serait enfin permis de se fixer à Paris pour le compte de ses patrons.

Pas mécontent des affaires pourtant, et plein d'espoir—n'était-ce pas là son seul réconfort ?—il correspondait régulièrement avec Alice, et toutes ses lettres ne reflétaient que trop bien le sentiment profond qu'il éprouvait pour elle.

Les lettres de la jeune fiancée aussi étaient pleines de tendresse, et durant les six premiers mois de la séparation, le voyageur fut vraiment en droit de croire qu'il avait été fou en éprouvant des craintes.

—Oui, se disait-il parfois, la petite Suzanne avait raison !... Alice est de celles qui n'aiment qu'une fois dans leur vie ! Et si longue que doive être encore mon absence, je suis sûr maintenant de la retrouver à mon retour, aimante comme au premier jour ! Non, son cœur ne changera pas ! Elle m'écrit qu'elle sort, qu'elle va en soirée, qu'elle danse... Tant mieux !... Je serais si désolé de la savoir triste comme moi !... L'important est que je reste dans sa pensée. Or, j'y suis bien ! La preuve n'en est-elle pas dans ces chères lettres qu'elle m'envoie si régulièrement ?

Et la certitude où se trouvait Jacques de la constance de sa fiancée à son égard était maintenant si ancrée en lui, qu'il supporta vaillamment la mauvaise nouvelle que lui annoncèrent un soir ses nouveaux patrons.

Ceux-ci, en effet, se voyaient obligés de retarder de six mois le délai fixé pour le retour en France de leur employé !

Six mois !... Six mois à patienter encore ! Oh ! c'était bien long !... Mais il fallait accepter cette nouvelle épreuve...

Et qu'importait, après tout, puisque Jacques était assuré maintenant qu'au bout de ces six mois le bonheur l'attendait !

Aussi ce fut presque avec une sensation de plaisir que le jeune homme ouvrit la lettre au timbre de Paris qu'on venait de lui remettre, et qui, certainement, devait être une réponse à celle qu'il avait écrite pour expliquer qu'il était obligé de retarder encore son arrivée.

Il allait y lire, certes, la déception éprouvée par la jeune fille à l'idée de voir reculer la date du mariage. Mais, à côté des regrets, que de phrases tendres ! Et, d'ailleurs, ces regrets mêmes dont il allait trouver l'expression, n'étaient-ils pas une nouvelle preuve de l'amour qu'Alice lui gardait ?

V

—Mon Dieu ! mon Dieu !... est-ce possible ?

Et le pauvre garçon, se jetant sur un fauteuil, éclata en sanglots.

Ah ! ce terrible billet, où, en quelques lignes, Alice lui faisait comprendre que, malgré son désir de tenir ses engagements, la perspective de passer encore tout un hiver dans cette situation "de fausse fiancée" l'effrayait un peu !... Sans doute, elle nourrissait toujours à l'égard de Jacques les meilleurs sentiments de sympathie... Mais enfin, pouvait-il répondre lui-même que ce nouveau délai de six mois ne se prolongerait pas encore ?... Était-il bien sûr aussi que ses sentiments ne fussent pas changés un jour ?... C'est pourquoi elle considérait comme de son devoir de lui rendre sa liberté !... Du reste, un parti avantageux s'était présenté pour elle. Oh ! mariage de raison, simplement ! Mais ses parents l'engageaient à cette union... Toutefois, avant de céder à leur désir, elle tenait à savoir ce que Jacques lui conseillait de faire—etc.

La réponse ne pouvait être autre que celle-ci :

"Mademoiselle, puisque vous me demandez conseil, je n'ai que cet avis à vous donner : épousez celui que vos parents vous destinent aujourd'hui, si c'est vers lui que vous pousse votre cœur."

VI

Voilà dix ans de cela aujourd'hui.

Dire que Jacques n'est pas consolé serait peut-être exagéré. Pourtant, c'est toujours dans son cœur comme un grand vide ! Si, contrairement à ce que pensait Suzanne, Alice était de celles qui peuvent aimer deux fois, Jacques, lui, est de ceux qui n'aiment qu'une fois.

Il a, du moins, toutes sortes de bonnes raisons pour le croire, puisque, riche maintenant, assailli de propositions de mariage superbes, il s'est toujours refusé à la moindre entrevue.

Il a appris qu'Alice a épousé un comte millionnaire, que M. et Mme Bertrand sont morts après avoir fait un bel héritage, et que la petite Suzanne d'autrefois, aujourd'hui vieille fille, voyage de droite et de gauche laissant partout où elle passe des traces de sa bienfaisance.

VII

—Vous, Suzanne ?

C'est le cri que poussa Jacques, en villégiature à Nice, voyant devant lui, sur la promenade des Anglais, sa petite future belle-sœur d'autrefois.

Suzanne ne fut pas moins surprise.

On causa, naturellement.

—Et alors, mon ami... vous êtes consolé à présent ? demanda Suzanne, faisant allusion au passé.

—Oui... tout à fait... Mais dans les premiers temps dame ! ça été dur, je vous assure !... Mais, vous, comment se fait-il que vous ne vous soyez pas aussi mariée ?

—Oh ! moi... je n'étais pas faite pour le mariage !

—Oui... Je me rappelle notre conversation au moment de mon départ... Des filles comme vous, disiez-vous, ne doivent aimer qu'une fois... Et, sans doute, si vous ne vous êtes pas mariée, c'est que vous n'avez jamais aimé... Car, autrement, charmante comme vous l'étiez,—et comme vous l'êtes encore,—

celui qui vous eût plu eût été trop heureux de vous plaire...

—... En admettant qu'il s'en fût aperçu !

Et Suzanne regarda Jacques avec un triste sourire. Ce sourire fut pour lui une révélation.

Il comprit et s'écria :

—Comme j'ai été bête !... J'aurais pu être si heureux !... Enfin !...

Puis, se ravissant aussitôt :

—Mais il est temps encore... peut-être !

—Oh ! mon ami, j'ai trente ans, maintenant !

—Et moi trente-neuf... Nous sommes un peu moins jeunes tous les deux, c'est vrai... Mais la différence d'âge entre nous n'a pas changé.

Et il lui prit sa main—qu'elle ne retira pas.

MICHEL TRIVELEY.

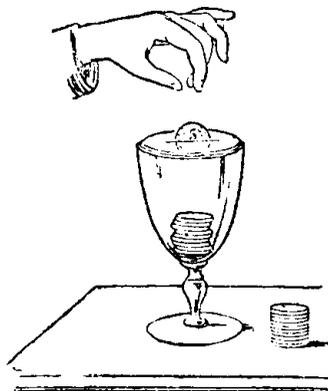
SCIENCE RÉCRÉATIVE

LE VERRE QUI NE DÉBORDE PAS

Lorsque nous regardons la surface du liquide dans le tube d'un thermomètre à mercure, nous constatons que cette surface n'est pas plane, mais au contraire fortement bombée ; contrairement au ménisque concave formé par l'alcool dans le thermomètre à alcool. Cette différence de forme provient de ce que le mercure ne mouille pas le verre, tandis que l'alcool le mouille aisément. Nous pouvons modifier l'expérience en versant sur le marbre d'une commode une goutte d'alcool ou une goutte d'eau qui s'y aplatira en mouillant le marbre tandis qu'une goutte de mercure prendra la forme d'une boule un peu aplatie, ce qui lui permettra de rouler facilement, d'où le nom de "vif-argent" donné à ce métal.

Ces ménisques, convexes et concaves, semblent donner tort au principe de physique, disant que la surface d'un liquide est plane et horizontale, mais cette contradiction n'est qu'apparente car, dans le cas qui nous occupe, il faut compter avec une force appelée la capillarité, qui provoque l'ascension des liquides dans les tubes très étroits, dans les canaux des corps poreux, et joue un rôle important dans les mouvements de la sève chez les végétaux.

Voici une expérience très simple qui nous fera bien comprendre la formation d'un ménisque concave, d'un ménisque convexe. Prenons un verre, remplissons-le



d'eau jusqu'au bord, mais en nous arrêtant dès que le ménisque formé par l'eau est concave ; l'eau atteindra, sur le pourtour, le bord du verre, mais au centre elle sera un peu plus bas. Nous montrons aux spectateurs que l'eau, qui mouille le verre, forme un ménisque concave.

Mettez, à côté de ce verre plein d'eau, une pile de 5 francs en argent (ou tout simplement des pièces de 10 centimes), et annoncez que vous allez mettre plusieurs de ces pièces dans le verre sans qu'une seule goutte en déborde. Vous les faites en effet tomber dans le verre, l'une après l'autre et avec précaution ; lorsqu'il y en a un certain nombre, vous montrez au public que le liquide s'est renflé en forme de ménisque convexe, dont le niveau est au dessus du bord du verre. C'est ce renflement qui a permis aux pièces de monnaie de se loger dans le verre plein d'eau sans le faire déborder.

JEUX ET AMUSEMENTS

PROBLÈMES CHIFFRÉS

328326 213 421 90632X1 6251176 213 421 4725Z

ANAGRAMME

On me voit partout enrichir le commerçant ;  
Mélangez mes neuf pieds, et je meurs en naissant.

SURPRISE

Quel est le Mot de sept lettres dont il ne reste rien quand on lui en enlève trois ?

CHARADE

Une carte est mon Premier ;  
Un outil est mon Dernier ;  
Un reptile est mon Entier.

LOGOGRIPHE

Sur mes six pieds, je suis du règne végétal ;  
Il faut me découvrir et je suis sans égal ;  
Un pied de moins, je suis un animal agile,  
Et sur trois, je permets de parcourir la ville.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 795

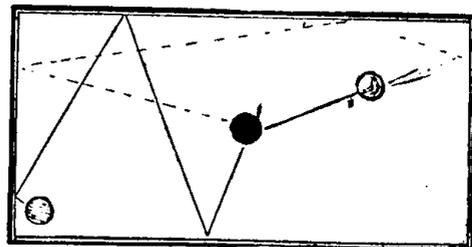
Coquilles.— Cette ferme a perdu des fruits dans la saison vantée.

Charade.— Roman.

Enigme.— L'éclair.

LE BILLARD

COUP DE FANTAISIE PAR BANDES



GRAVURE-DEVINETTE



Ces enfants s'amusez : ils ne voient donc pas le maître d'école, qui les considère, lui, d'un air furieux ?

PARC SOHMER

Réengagement de la fameuse troupe de chiens et chats dressés du prof. Léonidas, (avec changement de programme). Les Melrose Bros, trois acrobates extraordinaires ; Mlle Laura Bennet, la favorite aux Etats-Unis comme chanteuse de tyroliennes et "Coon Songs." Les Kinsners, équilibristes sur demande. Il y aura répétition du ballet des Grelots et du ballet de Faust, qui ont été donnés la première semaine de l'ouverture du Parc. L'orchestre hongrois sur la terrasse illuminée.

## RENSEIGNEMENTS DIVERS

## La production du caoutchouc

Le caoutchouc reçoit de jour en jour des applications plus nombreuses, et la production ne suffit plus à répondre aux besoins. Cette production ne dépasse guère 146 millions de kilos pour le monde entier : dans ce total, la part du seul Brésil est de 25 millions de kilos, et celle de l'Afrique centrale n'en fournit que bien peu. On a exploité sans compter, ravagé plutôt, massacré les plantes à caoutchouc et, si l'on n'y prend garde, il arrivera forcément un moment où le caoutchouc deviendra une rareté.

## Etymologie

Sait-on quelle est l'origine de l'expression : *payer en monnaie de singe* ? Fétis l'indique comme suit à la page 24 du tome cinquième de son *Histoire Générale de la Musique* : " Par une ordonnance, saint Louis exempta les jongleurs qui arrivaient à Paris du droit qui se payait à l'entrée de cette ville, sous le Petit Châtelet, à la condition qu'ils chanteraient un air au péteger. Si le jongleur avait un singe, il était dispensé de payer les quatre deniers dus pour cet animal, s'il lui faisait faire ses exercices devant ce même commis. Cet usage est l'origine du proverbe : payer en gambades et en monnaie de singe."

## Instinct des animaux

Parmi les preuves d'instinct données par les animaux, celle du sanglier blessé est une des plus curieuses. En effet, cet animal s'applique lui-même sur la partie blessée un cataplasme composé en grande partie de terre glaise qui arrête l'écoulement du sang. Cependant dans certaines contrées où l'argile fait défaut, c'est en se frottant contre les sapins et les pins qu'il parvient à fermer sa blessure. La résine qui suinte à travers l'écorce de ces arbres mêlée aux soies du sanglier ont bientôt formé un emplâtre épais beaucoup plus efficace que la terre glaise et qui arrête complètement l'hémorragie.

## L'esprit de superstition

Le fait suivant, que le *Musée des Familles* cite dans sa mosaïque historique et littéraire, donne un exemple de ce que peut l'esprit de superstition. Il était jadis de croyance générale, aux environs de Tolède, qu'un saint archevêque de cette ville avait obtenu du ciel que les vipères n'auraient point de venin à douze lieues à la ronde de Tolède. Charas, médecin du roi d'Espagne Charles II, fit un *Traité de la Vipère*, dans lequel il affirma et prouva par des exemples qu'une telle opinion était fautive, et que la morsure des vipères était tout aussi dangereuse aux environs de Tolède qu'ailleurs. Les médecins, jaloux de sa faveur à la Cour, dénoncèrent son *Traité* comme impie. Il fut, à 72 ans, enfermé dans les cachots de l'Inquisition, et peu s'en fallut qu'il ne payât de sa mort la constatation de la vérité. L'intervention royale put seule lui épargner le dernier supplice.

## Les prétendus méfaits de la taupe

Bien des gens poursuivent la taupe et la font détruire dans leurs propriétés, convaincus qu'ils sont qu'elle cause de grands ravages en dévorant notamment les racines des arbres. Aux Etats-Unis, on a voulu rechercher ce qu'il y avait de vrai dans cette croyance, et l'on est arrivé à une constatation absolument inverse, en examinant les aliments dont la pauvre bête fait sa nourriture habituelle. Ce n'est que bien rarement qu'on trouve dans son estomac des matières végétales, et il est probable que, si elle les a avalées en fouissant, en creusant ses galeries, en attrapant ses proies ordinaires dans le sol, c'est qu'elle n'a pu faire autrement. D'une façon absolue, on peut

dire que c'est un animal insectivore, détruisant les insectes et les larves qui sont si nuisibles aux cultures. Tout au plus peut-on se plaindre, du moins dans les jardins et les potagers, de ses galeries qui retournent quelque peu le sol ; mais c'est un petit mal en échange d'un grand bien.

## La phosphorescence de l'Océan

On a souvent expliqué, par la présence de petits animalcules nommés noctiluques, la phosphorescence des eaux de l'Océan ; mais un savant chercheur, M. Otto, vient de constater que l'eau peut être lumineuse en l'absence de noctiluques, et que la cause de cette luminosité réside dans l'ozone de l'atmosphère. On doit savoir que c'est ce gaz qui donne à l'air son odeur caractéristique après un orage : il se produit par l'électrisation de l'oxygène. On lui a du reste trouvé maintenant des usages industriels, notamment pour le blanchiment des étoffes, l'épuration de l'eau, etc.

Si l'on prend un tube en verre dans lequel on met successivement un peu d'air mélangé d'ozone et de l'eau de mer, et qu'on le secoue vivement dans l'obscurité, on aperçoit dans le tube une vive lueur persistant quelques secondes. C'est là exactement le phénomène qui se passe sur la grève et partout où se forment des vaguelettes : le fait se produit après les journées orageuses, parce qu'il y a alors de l'ozone dans l'air.

## Le tatouage chez les Canaques

Les Canaques s'adonnent, avec une réelle passion, à la pratique du tatouage, qui, chez eux, est devenue, ainsi qu'on l'a dit, presque un art pour celui qui l'exécute, un vrai supplice pour celui qui s'y soumet. Pour acquiescer ce complément d'attraits, pas un indigène, surtout parmi les femmes, ne recule devant les atroces souffrances que leur réserve la cruelle opération. Tantôt ils se lardent le corps à l'aide de morceaux de verre tranchant, dans le seul but de produire des cicatrices, qui ajouteront, pensent-ils, un cachet de plus à leurs charmes naturels. Tantôt ils se plantent adroitement dans la peau des brindilles sèches qu'ils enflamment, tout heureux des boursoufflures indélébiles qu'ils font naître au prix d'un intolérable martyre. D'autres fois encore, ils se piquent profondément les chairs avec des os de poisson à pointes acérées, puis ils imprègnent les plaies vives ainsi produites d'une sordide composition à l'odeur fétide, affreux amalgame de suie, d'ocre et d'huile rance. Il y a, parmi les indigènes, des tatoueurs qui arrivent ainsi à un véritable talent.

## Une plante soporifique

M. Gillepsie, d'Edimbourg, a signalé, dernièrement, l'action soporifique curieuse de certaines herbes très répandues dans les steppes de Russie, et surtout en Amérique. Ces herbes sont connues des botanistes sous le nom général de *Stipa*. Dans quelques régions des Etats-Unis, au Texas, au Nouveau-Mexique, croît notamment une espèce, *Stipa viridula*, qui jouit de véritables propriétés narcotiques. Les bergers qui poussent leurs troupeaux à travers les prairies élevées ont remarqué souvent à leur grand étonnement que leurs vaches et leurs chevaux étaient somnolents, sans force et incapables de revenir à la ferme. Le cheval, la tête et la queue basses, tremble sur place ; son corps ruisselle de sueur ; le cœur bat tumultueusement, et la respiration est difficile. L'animal est incapable de se mouvoir. On le dirait pris d'une maladie grave. Et cependant, il revient au bout de quelques jours à son état normal. La vache est, en apparence, tout aussi malade. Ces animaux ont mangé des tiges de stipe. Le mouton, fait assez bizarre, échapperait à l'intoxication. M. Gillepsie a retiré du *Stipa viridula* un extrait qu'il a ensuite inoculé à des grenouilles et à des lapins. Les animaux, après l'injection du liquide, semblent en proie à des hallucinations, à de l'anxiété et à des effets narcotiques et paralysants. Il serait à souhaiter que l'on étudiât de plus près le principe actif de la plante.

## Les grands lacs du Canada

Ces lacs, au nombre de cinq et remarquables par leur grandeur, forment un système complet de navigation depuis la tête du lac Supérieur jusqu'à l'océan Atlantique, sur une distance de 2,384 milles. Le lac Supérieur communique au lac Huron par la rivière Sainte-Marie et le canal du Sault Sainte-Marie. Le lac Huron se jette dans le lac Sainte-Claire par la rivière Sainte-Claire, et le lac Sainte-Claire dans le lac Erié par la rivière Détroit. Le lac Erié se jette dans le lac Ontario par la rivière Niagara, à 14 milles de l'embouchure de laquelle se trouvent les chutes renommées de Niagara, qui ont 160 pieds de hauteur. Les deux lacs sont joints entre eux pour les besoins de la navigation par le canal Welland. Le fleuve Saint-Laurent, qui sort du lac Ontario et qui se jette dans le golfe Saint-Laurent, forme le débouché de ce système.

Les autres principaux lacs dans la province d'Ontario sont : le lac des Bois (1,500 milles carrés), les lacs Nipigon, Nipissing et Simcoe, et les lacs du Muskoka : Muskoka, Rosseau, Joseph et le lac de Bays. Dans la province de Québec : le lac Témiscamingue, qui se trouve sur la frontière des provinces d'Ontario et de Québec, le lac Saint-Jean, le Grand-Lac, le lac Saint Pierre et le lac Mistassini, et dans les Territoires et le Manitoba se trouvent le lac du Grand-Ours (11,200 milles carrés) ; le grand lac des Esclaves (10,100 milles carrés) ; Winnipeg, qui a 260 milles de longueur, 65 milles de largeur, 659 pieds au-dessus du niveau de la mer et une superficie de 9,400 milles carrés ; Winnipegosis, qui a 130 milles de long, 27 de large, 700 pieds au-dessus du niveau de la mer et une superficie de 2,030 milles carrés, et enfin le lac Manitoba, qui a 122 milles de longueur, 24 milles de largeur, une élévation de 670 pieds au-dessus de la mer et une surface de 1,900 milles carrés.

## CONSEILS PRATIQUES

*Remède contre les maux d'yeux et les petits boutons de visage.*—Faites une infusion de mélilot très forte et bassinez les yeux et le visage avec le liquide soigneusement passé. Si les boutons persistent, appliquez le soir des cataplasmes faits avec des feuilles de mélilot mêlées aux fleurs et bouillies comme elles.

*La poussière des routes et les cyclistes.*—On voit journellement des cyclistes circuler sur les routes dans de véritables nuages de poussière qu'ils respirent pendant de longues heures. Mais cette introduction dans les voies respiratoires ne peut avoir que des résultats funestes. Pour s'en préserver, le mieux est de ne respirer que par le nez, les poussières absorbées s'arrêtant à l'orifice des fosses nasales et ne pouvant de cette façon atteindre le larynx et les bronches. Avec une lotion légèrement antiseptisée, on se débarrasse après les courses de ces dévôts de poussière, et on évite ainsi des incommodités souvent graves.

*Destruction des mites.*—Les mites par les saisons chaudes détruisent les ameublements d'une façon fort désagréable. Il suffit d'un tapissier mal avisé qui se sera servi de crin contaminé, pour introduire le microbe dans la place. Comment y obvier ? Il est évident que, lorsque le microbe a fait sa petite œuvre néfaste, on est désarmé. De même qu'en médecine, il faut en cette affaire pratiquer la formule *principiis obsta* et couper le mal dans sa racine. A cet effet il convient de saupoudrer les étoffes de pyréthre ou de poudre de camphre. Il est très bon d'aérer fortement, dans la limite du possible, les étoffes et les mobiliers menacés des mites. Ces insectes ont horreur de l'oxygène. On peut aussi recourir à l'acide sulfureux en enfermant les meubles contaminés ou suspects dans une pièce hermétiquement close et en y faisant brûler du soufre. Les objets métalliques qui garnissent les meubles doivent, dans ce dernier cas, être enduits de vaseline qui les préservera de toute attaque chimique accessoire.

Grande sensation dans le voisinage de Mademoiselle EM. LAROCHE, DE QUÉBEC, Guérie d'épuisement extrême par les

**PILULES CARDINALES**  
DU DR ED MORIN

Mademoiselle Em. Laroche de Québec, est une jeune fille des plus dignes de foi, appartenant à une excellente famille de la ville. Elle eut à souffrir d'une forte attaque de Grippe dont elle ne put jamais bien se remettre.

Son sang était pauvre et décoloré, sa digestion des plus pénibles, son sommeil presque nul; ne pouvant passer une seule journée sans éprouver de nouvelles douleurs. Sa faiblesse était générale, son épuisement extrême. La famille était alarmée de ce triste état de santé. Les voisins et les amis ne pouvaient plus dissimuler leur crainte; tous s'accordaient à dire qu'elle ne vivrait pas longtemps.

Mademoiselle Laroche comptait plusieurs connaissances qui lui étaient fort dévouées. L'une d'elles lui dit un jour: pourquoi n'essaierais-tu pas les "PILULES CARDINALES" du DR ED MORIN? ajoutant la preuve évidente de la grande efficacité de ce remède se trouve dans son immense popularité, sa vente facile et fort considérable.

Mademoiselle Laroche ne suivit pas d'abord le conseil de cette amie. Plus tard, en ayant parlé à sa famille, sa mère lui répondit d'essayer ce remède et lui en envoya chercher une boîte immédiatement. Après quelques jours de traitement, elle put constater avec bonheur l'action manifeste de ce remède supérieur. Le mal fut arrêté, ses douleurs disparurent, ses forces lui furent rendues. Ce retour si inattendu à la santé, fit grande sensation dans le voisinage de Mademoiselle Laroche. Chacun voulait la voir, ne pouvant pas croire à ce prompt rétablissement. Il était néanmoins bien réel.

Il va sans dire que cette jeune personne, ainsi que toute sa famille, se font un devoir de proclamer et de conseiller les PILULES CARDINALES du DR ED MORIN, comme Tonique supérieur.—Se vendent partout.

**UN BIEN INESTIMABLE**

La santé est un bien précieux, sauvegardons-le par l'emploi du *Baume Rhumal*.

**Le Mal de Nerfs**

Les jeunes filles de la génération actuelle se ressentent, c'est tout naturel, de la vie enfiévrée du surmenage qu'impose à leurs parents la lutte pour l'existence, de jour en jour plus difficile, le fatal "struggle for life" auquel nous sommes d'ailleurs tous condamnés dans une certaine mesure. On observe chez la plupart de nos jeunes filles une excessive irritabilité, une susceptibilité exagérée. Les unes sont mécontentes de tout ce qui les environne, se plaignent de tout, s'emportent au moindre prétexte; la contradiction les met hors d'elles-mêmes; ce n'est pas leur faute, elles sont plus à plaindre qu'à blâmer. Les autres sont tristes, rêveuses, mélancoliques. Il se développe en elles une exquise sensibilité morale, un extrême besoin d'affection, de tendresse, et parfois, une exaltation d'idées et de langage. Elles pleurent au moindre sujet: souvent même leurs larmes coulent sans motif. Or, les larmes trop fréquentes ne sont-elles pas défendues aux beaux yeux de nos jolies femmes? Il en est encore qui sont au contraire d'une gaieté anormale, rient sans cesse, et souvent ces accès de gaieté sont suivis de pleurs ou d'une tristesse que rien ne justifie. Les rires nerveux qui contractent le visage, ces pleurs qui ont la même cause et produisent de si déplorables effets sur la beauté, sont le résultat du mal de nerfs, qui est l'expression populaire désignant la névrose. Cette névrose, ou si vous préférez, ce mal de nerf, il importe de le combattre sans retard et sans relâche, car il entraîne à sa suite toute espèce d'affections douloureuses s'il ne font que s'aggraver avec le temps. La névrose est le résultat d'une maladie du sang qui s'appauvrit: il s'agit de lui rendre les éléments indispensables au bon fonctionnement de notre organisme. Le remède est simple, facile, agréable. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard contiennent tout les éléments nécessaires à la reconstitution du sang. Il suffit de suivre les directions qui accompagnent chaque boîte. Dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la maille sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boîte 383, Bureau de Poste, Montréal.

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**

1712 rue Sainte-Catherine

**ARTICLES D'ÉTÉ**

Correspondant direct de tous les journaux français. Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 15 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.—

**ST-NICOLAS**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.

**NOUVEAU PROGÉDÉ**

...De faire les...

**DENTIERS**

A des prix à la portée de toutes les Bourses



**DENTS POSEES SANS PALAIS**

Dentier Complet, \$5. Couronnes en or, \$4  
Dents Aurifiées, de \$2. à \$4.



**DENTS EXTRAITES SANS DOULEUR  
PAR UN NOUVEAU PROGÉDÉ...**

Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue de . . .

**Trestler, Globensky & Martel,**

...DENTISTES...

Etablis depuis 1855.

Lesquels ont transporté leurs bureaux au

**No 1920 rue Ste-Catherine.**

Pour plus de facilité, prendre l'élévateur du Magasin E. Lepage & Cie, coin des rues St-Laurent et Ste-Catherine.

**Monuments Funéraires**

En Marbre et Granit. -- --  
Ouvrages de Bâtisses et de  
Cimetières.—Tous Genres. -- --

**J. Brunet, Côte des Neiges**

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

**Embellissez votre teint**

Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'**Eau Minérale RADNOR** qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. **L'Eau Minérale RADNOR** n'est pas un remède, c'est un breuvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas; avec cette boisson, l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.

**Encouragement**

La Société Coopérative de Frais Funéraires fait appel à toutes les personnes qui désirent s'assurer des funérailles de PREMIERE CLASSE pour une souscription annuelle insignifiante.

Voici ses taux:—

De naissance à 5 ans,	\$1.00	par année
De 5 ans à 30 ans,	.75	do
De 30 ans à 45 ans,	1.00	do
De 45 ans à 55 ans,	1.50	do
De 55 ans à 65 ans,	2.50	do
Prix spéciaux au delà de 65 ans.		

**Bureau: No 1756 RUE STE-CATHERINE**

Tel. Bell Est 1235  
Marchands 563 **OUVERT NUIT ET JOUR.**

## UN CERTIFICAT ELOQUENT

Il y a quelques jours, le Dr J. Larivière recevait de Mme O. Beuparlant, de Paterson, N.-J., la lettre suivante : "Cher monsieur. Depuis plus de dix ans, je souffrais affreusement du "Beau Mal." Je n'avais pas un instant de repos ni le jour, ni la nuit. Le mal ne me laissait pas de répit. Je consultais mon médecin deux ou trois fois par semaine ; mais le traitement qu'il prescrivait ne me donnait pas de soulagement, et mon mal empirait de jour en jour, lorsque je me décidai, en voyant les annonces recommandant vos remèdes, à en faire l'essai. Je pris quatre bouteilles de votre "Régulateur de la Santé de la Femme" et m'appliquai deux de vos "Female Plasters." Ma guérison a été rapide et, aujourd'hui, je ne ressens plus la moindre douleur. Je recommande à celles qui souffrent de mon mal, de faire usage au plus tôt de vos excellents remèdes." Ce témoignage éclatant de l'efficacité des remèdes du Dr J. Larivière est une preuve de plus qu'ils sont les spécifiques par excellence de toutes les affections des femmes. Vous qui souffrez, mesdames, employez-les et vous renaîtrez à la vie. Prix : \$1.00 le "Régulateur" et 25 cents le "Female Plasters" dans toutes les pharmacies ou écrire au Dr J. LARIVIERE, Manville, R.I.

## CHOSSES ET AUTRES

—Ce n'est pas toujours la femme la plus brillante qui fait le plus de réflexion.

—Le Pape emploie vingt-cinq secrétaires privés.

—Il y a de jolies femmes qui ne sont pas aussi jolies qu'elles sont peintes.

—L'exportation annuelle de la morue à Terre-Neuve s'élève à 135,000,000 de livres.

—Le pont Victoria a été officiellement ouvert au trafic par le Prince de Galles en 1860.

—On célébrera en 1900 à Mayence le 500ème anniversaire de la naissance de Gutenberg, inventeur de l'imprimerie.

—M. l'abbé Germain Morin fut le premier prêtre canadien. Il naquit à Québec en 1642.

—Il y a une horloge à Bruxelles qui n'a jamais été montée, c'est le vent qui la fait marcher.

—A l'Exposition de Paris, l'an prochain, se trouvera un parapluie assez grand pour abriter 30,000 personnes.

—Le temps ne peut guérir les griefs de la femme—surtout si ces griefs sont des rides.

—On dit que l'eau de moutarde est excellente pour nettoyer les mains quand on a touché des substances qui laissent une odeur.

—La Russie, avec sa population de 127,000,000, ne compte que 18,334 médecins. Aux Etats-Unis, il y a 120,000 médecins pour environ 75,000,000 d'habitants.

—Il y a des gens qui sont si lents à s'amasser quelque argent pour se mettre à la mode que lorsque leur magot est fait il est temps de se marier. Alors adieu les modes.

## SOYONS CONFIANTS

La consommation est combattue avec succès par l'emploi du *Baume Rhumal*.

—Le Canada contient 1,250 000 milles carrés ou 800,000,000 d'acres en bois. Ces immenses forêts rapportent annuellement 85 millions de piastres.

—Sommaire du *Tour du Monde*: Voyage du gén. Gallieni (cinq mois autour de Madagascar).—A travers le monde : Bizerte et Ferryville.—La création d'une ville en Tunisie.—Le service américain de bouteilles lancées à la mer.—La question du Transsaharien, par P. Combes.—Le jeûne dans l'Inde.—Livres et cartes.—France et Colonies : La Guerre sans explosifs ; Les Méharistes soudanais.—Allemagne : Mise en service d'un nouveau fusil.—Angleterre : l'augmentation du budget de la guerre.—Espagne ; réorganisation de l'armée.

Abonnement : Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

## DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

## VICTOR ROY

ARCHITECTE &amp; EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

## LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	58f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale* de France et de l'Etranger.

**LAPRES & LAVERGNE**  
Photographes  
No 360 RUE ST DENIS  
COIN ONTARIO MONTREAL P. Q.  
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1285  
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743

## MESDAMES

Avant de faire vos achats cette semaine, veuillez donc comparer les prix qui suivent avec ceux que vous avez l'habitude de payer, faites le

## CALCUL DE L'ARGENT

que vous pouvez épargner, et si vous trouvez que ça vaut la peine, dites-le à vos nombreuses amies, et ne manquez pas d'en profiter toutes. Dites-vous que vous n'avez aucun risque à encourir en faisant vos achats à la

Grande Maison Populaire

## J. N. BROSSARD &amp; CIE

## Lisez bien notre annonce

Etoffes à Robe réduites de 50 p. c. Indiennes Anglaises valant 13 cts, réduites à 7½c.

Avant nos grandes réparations, les Blouses, nous les donnions à 95c, réduites à 49c.

Quelque chose qui vous surprendra, Robes de Matin valant \$1.95, tant qu'il y en aura 73c.

Jupes avec garnitures nouvelles, valant \$1.80, prix extra populaire 74c.

Ordres par la malle toujours exécutés avec diligence.

## J. N. Brossard &amp; Cie

COIN

MONTREAL et STE-CATHERINE

## Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a. m. à 6 p. m.

Tel. Bell : Main 2818.

## UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
de l'ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
ANÉMIE — MANQUE D'ÉTAT  
DYSPEPSIE — ÉPUISEMENT — avec les  
PIULES AN-ONIO  
toniques réparatives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>o</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

## LE MONDE MODERNE

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demandez, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.  
En vente à la librairie Fauchille.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr., 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

## LE RIFLE MALADIES DE LA PEAU

Une découverte inestimable, due aux patientes recherches d'un chimiste éminent, assure la guérison rapide de toutes les maladies de la peau. Cette découverte consiste dans la combinaison de produits antiseptiques puissants et inoffensifs. Les travaux de Pasteur, de Roux et d'une légion de savants, ont prouvé les succès éclatants de l'antiseptique. C'est après cette merveilleuse méthode qu'est préparée la POMMADE ANTISEPTIQUE DU DR RAMEAU, spécifique infailible contre le rife, l'eczéma, le mal de barbe, les plaies aux jambes, les boutons de la figure et toutes les maladies de la peau. Guérison des cas les plus anciens en quelques jours. S'il se présente un cas où la POMMADE ANTISEPTIQUE ne réussit pas, l'agent est autorisé à remettre l'argent. Depuis que cette préparation est en vente au Canada, elle n'a pas failli dans un cas sur cent. En vente dans toutes les pharmacies. Envoyé par la poste, \$1.00. J. E. W. Lecours, pharmacien, agent de la CIE PHARM. DU DR RAMEAU, 370 rue Craig, Montréal.

## 35 ANS D'EXPERIENCE

## ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux !

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

## ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

## "La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,493

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

## La Silverine Nettoie et Lave Tout !

Ne détériore ni le linge, ni les meubles, ni les prélaris, ni aucun métal—Met les mains comme du satin—Rapide, hygienique et sans fatigue.

Tel. Bell Est 836.

La Silverine Company, 1427, rue Ste-Catherine, Montréal

**BAUME ROYAL ITALIEN**

La Beauté de la Femme



Le grand embellisseur de Florence, pour le teint, découvert par Signor Vantelli, l'éminent chimiste Italien, est le triomphe chimique des temps modernes, et il a créé une sensation universelle. Hâtez-vous d'en faire l'essai et vous serez tellement charmé de ses parfaits et incomparables résultats que vous ne voudrez plus jamais faire usage de poudres, cosmétiques, etc. Demandez à l'examiner.

Prix, 50 cts, dans toutes les pharmacies ou par la poste franco. Brochure gratis. Dépôt Canadien: 207 St-Jacques, - Montréal

**MONFORT HOTEL.**

SITUÉ A MONFORT SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les Sportmen y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

**F. DUBOIS,** Gérant. **J. H. CHALES,** Propriétaire.

**Les Dames**

Qui désirent avoir une magnifique paire de bottines et de Pantoufles, sont invitées à venir voir notre assortiment et nos prix.

**RONAYNE BROS.**

2027 rue Notre-Dame

Coin Place Chaboillez

**Le Petit Windsor**



Restaurant des Gourmets

101, RUE ST-LAURENT

**JOS. POITRAS, Prop.**  
**A. CLOUTIER, Gérant**

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

**Samedi, 31 Juillet**

Nous ouvrirons une

**Vente Préliminaire**

et pour cause : les changements que nous faisons subir à nos magasins sont en vue d'en faire les mieux agencés de notre localité.

L'inauguration se fera par

**Une Grande Vente d'Ouverture d'Automne**

mais avant cette ouverture il nous faut faire tant de travaux, que nous sommes forcés de faire ce que nous appellerons

**Une Vente Préliminaire**

Les améliorations considérables [que nous voulons faire, nécessitent le déplacement de plusieurs départements qui sont encombrés de marchandises que nous sommes déterminés de vendre à GRANDS SACRIFICES plutôt que de les déménager d'un étage à l'autre.

Il y a dans ces départements que nous changeons de destination, des marchandises toutes nouvelles, de toutes les saisons. Elles seront néanmoins sacrifiées et vendues à aussi bon marché que le sont à beaucoup d'endroits des marchandises avariées et passées de mode.

Rappelez-vous que notre établissement n'en est pas un de second ordre, mais un des plus considérables de la ville, l'assortiment est complet, varié et de choix.

Profitez de cette vente unique que nous sommes forcés de faire pour faciliter les travaux. Voyez s'il y a des marchandises et des prix semblables aux nôtres.

**LETENDRE & ARSENAULT,**

1593 rue Sainte-Catherine, Montréal.



RACINE FEET

**Plus de Bas Reprisés**

Nous vous vendrons les pieds de bas noirs ou blancs pouvant se condre à la jambe de vieux bas, les rendant aussi bons que s'ils étaient neufs. GRANDEURS: 5 à 10.

COTON: 16c. MERINOS: 15c.

**J. B. A. LANCTOT,**  
MANUFACTURIER DE GANTS,  
152 rue ST-LAURENT

Spécialité des meilleures Marques de Corsets, depuis 50 cents en montant.

**Plumes et Duvet** et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

**Montreal Feather Co.**

476, Rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.

Tel. Bell Est 290.



**VENTE DE MEUBLES DE JUILLET**

Nous venons de faire une revue de notre stock et nous avons marqué toutes les lignes à des prix qui les feront vendre. Quelques lignes que nous ne remettrons pas en stock ont été marquées à des prix très bas.—Sur toutes les lignes nous accordons un escompte général de 15% lorsque le montant d'achat s'élève à \$25 ou plus. Il nous reste encore quelques carrosses de bébés que nous offrons de 20 à 30% d'escompte.

**RENAUD, KING & PATTERSON,**

652 rue Craig.—Succursale 2442 rue Ste-Catherine.

**Ce n'est une Révélation**

pour personne d'annoncer que **Notre Département** pour Hommes est toujours bien assorti, que les marchandises sont de goût, de choix. Nos ventes considérables sont une preuve que **Ce Département** est connu, apprécié. Ce ne sera pas non plus **UNE RÉVÉLATION**, si nous disons que **Ce Département** comme tous les autres a subi la contagion de la **Réduction**. Tout dans le stock a été réduit, particulièrement les articles suivants :

- Vestes** en toile de couleur, ces vestes donnent un air de confort quand il fait chaud. 75c
- Cols** unis aux couleurs voyantes, boucles, faux-cols, réduits de moitié—dans tous les prix.
- Corps,** un job de Corps, nous n'avons pas les caleçons, c'est pourquoi vous pouvez acheter ces Corps à 50c bien qu'ils valent de \$1.00 à \$1.50.
- Chemises** en toile Oxford, encolure parfaite, elles valent 75c, réduites à 39c
- Un lot Chemises d'une valeur extra de \$1.00 pour 50c
- Mouchoirs** Hemstitched, pure toile, ils valent \$4.00 la douzaine, réduits à \$1.50
- Chaussettes** mérinos couleur, valant de 50c à 90c réduites à 25c
- Tweeds.** Notre réputation n'est plus à faire pour le grand choix des beaux tweeds chez nous. De même que la réputation de notre tailleur qui donne toujours satisfaction aux clients. C'est le temps d'acheter un habillement à bon marché chez

**ARCHAMBAULT FRERES**

Angle Ste-Catherine et Amherst.

**JOURNAL DE LA JEUNESSE,** Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

**MON JOURNAL,** Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

**HOMMES FAIBLES**

jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 26 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du Dr. JEAN**  
\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

**Crème à la Glace**

Machine "OHIO" à faire la crème à la glace. Machine parfaite, fonctionnant très rapidement. La seule machine pour faire la **velvetized cream**.

**Hamacs** Un choix superbe à bon marché.  
**Boyaux d'Arrosage**

**L. J. A. Surveyer**  
6 RUE ST-LAURENT



★ VIN ★  
**ST-LEHON**

◆◆◆  
**Naturel, Tonique, Stimulant.**

◆◆◆  
En vente dans les meilleures pharmacies.

**LAPORTE, MARTIN & CIE,**  
Seuls agents au Canada.

**Corsets...**

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks le:

**R. G. - P. D. - D. A.**  
**FERRISS, Etc., Etc.**

**C.-J. GRENIER**

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.  
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède ma complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé, St Louis de Gonzague.

**Un bienfait pour le beau sexe**

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une oote, avec notice, \$1.00; Six boites, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:

**L. A. BERNARD,**

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

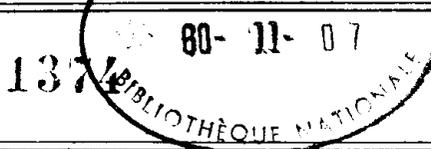
**U. PERREAULT**

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc. Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

**Prix spécial aux Communautés**



**LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL**

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

**SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.**

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

**La Société Nationale de Sculpture**

Au Capital de \$50.000

Organisation nouvelle. Personnel transformé du Directeur au commis.

**COURS PUBLICS ET GRATUITS DE STATUAIRE, ART INDUSTRIEL, ARCHITECTURE, ETC.**



**DISTRIBUTION MENSUELLE D'ŒUVRES D'ART PAR VOIE DE TIRAGE**

**3,500 LOTS VALANT \$49,742 CHAQUE MOIS**

1er Lot ... valeur \$10,000	4e Lot, ... valeur \$1,000
2e " " " 4,000	2 Lots, " " 500
3e " " " 2,000	5 " " " 200

Et quantité d'autres lots de moindre valeur.

Le **PROCHAIN TIRAGE** aura lieu le **30 AOUT 1899**, au No 175 rue St-Jean, à Québec.

**PRIX DU BILLET: 25c, 50c, \$1.00—En vente partout**

**T. ARCHAMBAULT, Gérant**  
**J. COCHENTHALER, Agent Général pour Montréal**  
No 134, rue Saint-Jacques

**Librairie Française**

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

**JULES PONY, Propriétaire**

Le Petit Journal, .03c. L'Illustré National, 0.3c. La Mode Nationale, .05c. Le Petit Echo de la Mode, 0.5c. Le Journal Illustré, .05c. Le Journal des Voyages, .05 cts. La Science Française, .05 c. Les Annales Politiques et Littéraires avec supplément, .08c. La Lecture pour tous, .15c. La Photo-Gazette, .15c. Armée et Marine, .15c. L'Illustration, 20c. Le Panorama, .20c. Le Monde Moderne, .30c. Le Théâtre, .45c. La Revue des Deux Mondes, .65c. Le Figaro Illustré, (mensuel), .75c. franco chacun.



AVANT APRES

**Dentier Garanti \$5**

Pont et Couronne en or, \$4.00 la dent.

Nous donnerons \$1000 de récompense à quiconque prouvera que notre travail n'est pas supérieur à celui pour lequel vous payez au moins le acuble.

**Institut Dentaire Canadien**

395, rue Rachel, coin St-Denis  
TEL. BELL EAST 846



Avant l'emploi. Après l'emploi.

**POILS FOLLETS**

Enlevés instantanément par le

**BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE**

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSTIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incarcination des ongles soignés par

**Mme GEO. TUCKER,**

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'**Institut du Bain Oriental**

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars  
TEL. BELL MAIN 3129.

**HOTEL RIENDEAU**

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1603. MAROHAND,  
Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.



La pierre précieuse passa de main en main. — Page 56 — Col 2.

# L'OISEAU DU DÉSERT

I.

LE CHERCHEUR D'OR.

(Suite)

Le voyageur s'était incliné cérémonieusement devant la maîtresse du logis, mais elle lui tendit la main, à la mode anglaise, avec une vivacité qu'on pouvait mettre sur le compte de son patriotisme.

— Enchantée de vous voir, monsieur, dit-elle en lui faisant signe de se rasseoir ; quel bonheur de recevoir un Français dans ce pays de sauvages ! Ce n'est pas que nous ne voyions souvent des compatriotes à Dorling ; mais ce ne sont pas toujours des gens bien élevés... de grossiers émigrants, des aventuriers sans éducation... Au lieu que cette fois, ajouta-t-elle avec un charmant sourire, il est facile de reconnaître que nous avons affaire à un homme comme il faut, à...

— A un pauvre diable de chercheur d'or, madame répliqua le Français brusquement ; je ne veux pas vous laisser dans l'erreur sur ce chapitre, d'autant moins que j'ai peut-être d'autres titres à la considération.

Mme Brissot, comme sa fille, parut légèrement déçue en apprenant la position du visiteur. Cependant elle se remit vite et reprit :

— Il n'est pas déshonorant d'aller aux placers... Mon mari n'y est-il pas, et presque tous les habitants de Dorling n'y sont-ils pas aussi ? A la vérité M. Brissot ne travaille pas aux mines ; il tient un store comme le nôtre où les mineurs viennent s'approvisionner, et il réussit à merveille, car il nous fait tous les huit jours lui envoyer de nouvelles marchandises. Mais laissons cela, je vous prie, et parlons de Paris, de mon cher et bien-aimé Paris dont nous n'avons pas eu de nouvelles directes depuis... depuis nos malheurs.

Ces dernières paroles furent prononcées avec un accent mélancolique et suivies d'un grand soupir. C'était toujours ainsi que Mme Brissot parlait des événements mystérieux qui l'avaient décidée à s'expatrier avec sa famille, sans les spécifier davantage. Toutefois, cette impression ne devait être ni durable,

ni profonde, car elle poursuivit presque aussitôt avec sa volubilité ordinaire :

— Puisque vous êtes récemment débarqué en Australie, vous pouvez nous donner des nouvelles toutes fraîches de notre belle capitale. Qu'y faisait-on, qu'y disait-on quand vous en êtes parti ? Y avait-il de nouvelles modes ? Quelle était la pièce en vogue et à quel théâtre la jouait-on ?

La Parisienne dépaysée n'était pas sans doute à bout de questions, quand le voyageur coupa court à cet interrogatoire.

— Pardon, madame, avec son accent délibéré et jovial, nous ne nous entendons pas bien. J'ai, en effet, habité Paris pendant la majeure partie de mon existence ; mais en le quittant je n'ai pas pris, je dois le dire, la route la plus directe pour venir ici. J'ai passé par New-York et par la prairie américaine afin de gagner la Californie, où j'ai résidé quelque temps ; de là je me suis rendu dans le Brésil où je me suis, après un nouveau séjour, embarqué pour l'Australie. Six bonnes années ont été employées à ces diverses pérégrinations, et, vous le voyez, je ne saurais apporter des nouvelles bien fraîches de notre patrie commune.

Mme Brissot eut un mouvement d'humeur.

— Que disait donc Clara ? reprit-elle en regardant sa fille ; néanmoins vous vous êtes trouvé là-bas à peu près à l'époque où nous nous y trouvions nous-mêmes, car il n'y a pas plus de six ans que nous sommes venus nous établir à Dorling, et nous pouvons causer de notre cher Paris.

En même temps elle engagea l'entretien sur les particularités plus ou moins sérieuses de la vie parisienne. Le voyageur lui répondait avec complaisance, bien qu'il semblât avoir perdu depuis longtemps l'habitude de ces oiseux bavardages. Clara n'y prenait aucune part ; mais elle entendait avec un intérêt visible parler de son pays natal, et parfois elle ne pouvait cacher tout à fait un certain attendrissement causé sans doute par de douloureux souvenirs.

Cependant, plus la conversation se prolongeait, plus il devenait évident que le voyageur n'avait pas appartenu au même monde que son hôtesse. Mme Brissot, ancienne marchande de la rue Saint-Denis,

parlait seulement des petits marchands qu'elle avait fréquentés, des occupations et des plaisirs habituels à la petite bourgeoisie. Le chercheur d'or, au contraire, laissait entrevoir qu'il avait frayé avec la haute société parisienne ; ses goûts, comme son langage, trahissaient un homme du monde, en dépit de la rudesse apparente de ses manières. Ces observations n'échappèrent pas à Mme Brissot, qui, ne pouvant résister à sa curiosité, reprit tout à coup :

— Y aurait-il indiscrétion, monsieur, à vous demander votre nom et le rang que vous occupiez à Paris ?

Cette question, à brûle-pourpoint, n'offensa nullement le voyageur ; il répondit en souriant :

— Mon rang, madame, était celui d'un jeune homme riche et menant joyeuse existence. Quant à mon nom, je m'appelle Justin de Martigny, d'une honorable famille normande. A ce nom l'on joint quelquefois le titre de vicomte ; mais, de tous mes avantages, c'est celui qui m'a le moins servi dans les placers de la Californie et dans les pampas du Brésil, que j'ai habités longtemps, et je soupçonne qu'il ne me sera pas plus utile aux mines australiennes où je vais me rendre. Aussi compté-je beaucoup plus pour réussir sur ma vigueur physique, sur mon adresse à manier le fusil et le revolver, sur mon courage, que sur les distinctions obtenues par mes ancêtres dans le vieux monde.

Malgré son indifférence apparente pour les préjugés du "vieux monde," peut-être M. de Martigny n'était-il pas fâché au fond, de se distinguer du commun des aventuriers aux yeux de ses jolies compatriotes. Mme Brissot, éblouie du nom et du rang de son hôte, demanda avec étonnement :

— Comment donc, monsieur de Martigny, un homme de votre condition s'est-il décidé à quitter la France et l'Europe pour venir dans ces contrées perdues ?

— Je vous ai dit que j'avais été riche, madame ; mais, par ma faute ou autrement, ma fortune est partie ; si bien que la nécessité... Mais pardon ! ajouta-t-il sur un ton différent en se levant, ceci me fait souvenir que je dois coucher en plein air la nuit prochaine et que j'ai besoin d'entraves pour mon cheval... Ariez-vous dans votre store ce qu'il me faut ?

— Sans doute, sans doute, monsieur, répliqua Mme Brissot, qui redevint subitement marchande ; nous sommes parfaitement assortis de tous les ustensiles nécessaires pour la vie des bois... Clara, ma fille, montre des entraves à M. de Martigny, ou plutôt non ; tu te saliras les doigts à manier cette ferraille ; Sémiramis va se charger de cette besogne ; ses doigts ne risquent rien, à elle.

La négresse, en effet, apporta plusieurs chaînes de fer, et Martigny après les avoir rapidement examinées allait fixer son choix sur l'une d'elles, quand Mme Brissot reprit :

— La nuit sera pluvieuse, mon cher compatriote, et le cœur me saigne de penser que vous allez la passer exposé au mauvais temps ; n'avez-vous réellement pas trouvé à vous loger dans le bourg ?

— L'auberge regorge de monde, et ne connaissant personne, je n'ai pas osé demander l'hospitalité à quelque habitant de Dorling, au risque d'éprouver un refus. Mais ne soyez pas trop inquiète à mon sujet, ma chère dame ; depuis longtemps je me suis défait de mes habitudes efféminées de Parisien et j'ai passé plus d'une nuit à la pluie, au vent ou à la neige.

— Malgré cela, il me serait pénible de vous savoir... mais comment faire ? Nous ne pouvons vous offrir un logement chez nous ; nous ne sommes ici que des femmes, il ne serait pas convenable...

— Chère maman, dit Clara timidement, peut-être sur notre recommandation, notre obligé voisin, M. Richard Denison, le juge de paix de Dorling, consentirait-il à recevoir notre compatriote ?

— C'est juste, certes il ne refusera pas, ma chère, surtout si on le lui demande en ton nom... vraiment, je n'entends pas, moi, que vous couchiez à la belle étoile !

Martigny reprit sa place. La maîtresse du logis parla bas à la négresse, qui sortit précipitamment, et la conversation continua sur Paris et sur la France. Le vicomte, malgré son patriotisme, commençait à s'impatienter de ces redites continuelles, quand Sémi-

ramis reparut, accompagnée d'un homme âgé, dont le costume et les manières annonçaient un valet de bonne maison.

Après avoir salué profondément les dames et avoir lancé un regard observateur à Martigny, il dit en anglais que Son Honneur, M. le juge, présentait ses compliments aux dames Brissot et qu'il serait flatté de recevoir chez lui le gentleman français.

« Je savais bien ! » dit la mère en jetant un regard oblique à Clara.

Puis se tournant vers le vicomte :

« Allons ! mon cher compatriote, William va vous conduire chez son maître et vous n'aurez pas trop à regretter la nuit que vous comptiez passer dans la *bush*... Et puis, ajouta-t-elle en se servant à son tour de la langue anglaise, William voudra bien dire à M. Denison que je le prie de venir ce soir, en compagnie de M. de Martigny, prendre le thé avec nous à l'issue du dîner. »

William s'inclina, tandis que le Français se confondait en remerciements et exprimait le plaisir qu'il aurait d'accepter cette gracieuse invitation.

« Et M. Denison, de même, n'aura garde de refuser, répliqua Mme Brissot en souriant ; ainsi donc, à ce soir ! »

Et comme Martigny s'éloignait avec le domestique, elle donna l'ordre à Sémiramis de fermer le magasin, afin de pouvoir donner tous ses soins aux préparatifs de la soirée.

## II

### LE DIAMANT

La nuit tombait au moment où le voyageur et William, qui avait pris en main la bride du cheval, quittaient la demeure des dames Brissot. Heureusement, ils n'avaient pas à aller bien loin ; après avoir fait une cinquantaine de pas dans la principale et à peu près l'unique rue de Dorling, ils s'arrêtèrent devant une belle maison, construite en briques, entre une cour et un jardin également rempli de fleurs. Une grille de fer qui longeait la voie publique, était toute grande ouverte, comme si l'on eût attendu le voyageur. Ce fut encore une négresse qui s'avança pour prendre le cheval et le conduire à l'écurie, car, en ce moment où la partie mâle de la population se portait aux mines, il n'y avait que des femmes pour le service intérieur des habitations, sauf toutefois quelques domestiques dévoués de longue date à une famille, comme semblait être William.

Le guide introduisit Martigny dans un *parloir* où tout était propre, luisant, bien rangé. Les meubles, quoique de provenances diverses, semblaient être de grand prix ; un tapis moelleux recouvrait le plancher et un double candélabre, chargé de bougies allumées, répandait une lumière blanche et éblouissante dans toute la pièce.

Ce luxe, à quelques pas seulement d'un désert immense, au milieu d'une population assez insouciant sur le confort, étonnaient le vicomte déshabitué depuis longtemps des raffinements de la civilisation. Néanmoins son attention se porta d'abord sur le maître du logis qui s'avançait avec empressement pour le recevoir.

C'était un grand jeune homme de vingt-huit à trente ans, rose, frais, blond, à l'air plein de douceur, bien qu'une espèce de roideur magistrale se révélât dans la plupart de ses mouvements. Il était en habit noir et en cravate blanche, costume sévère qui contrastait avec la mise un peu sans façon des colons australiens ; mais M. Richard Denison étant comme nous l'avons dit, le juge de paix, c'est-à-dire, le premier magistrat de Dorling et lieux environnants, cette tenue cérémonieuse lui était sans doute imposée par ses fonctions.

Il vint secouer la main du voyageur et lui souhaiter amicalement la bienvenue ; Martigny lui dit en anglais en exagérant encore sa rondeur habituelle :

« Ah çà ! gentleman, je ne veux pas être chez vous une occasion de gêne ou de fatigue. Je ne suis pas difficile et je m'accommode de tout : un coin de natte pour lit, une croûte de pain pour souper me suffi-

raient à la rigueur, et j'ai souvent couché et soupé beaucoup plus mal.

— J'espère pouvoir vous offrir mieux que cela, monsieur le voyageur, répliqua Denison avec son sourire glacial, mais plein d'aménité ; usez à votre gré de tout ce qui m'appartient.

En même temps, il fit signe à William de conduire Martigny dans une chambre où il pourrait se disposer pour le souper qu'on allait servir à l'instant. Le vicomte, avant de sortir, transmit à M. Denison l'invitation de Mme Brissot et cette invitation parut causer une grande joie au jeune magistrat, malgré sa réserve ordinaire. Bientôt William rentra et dit avec la liberté d'un serviteur privilégié :

« Qui diable nous a-t-on envoyé là, Votre Honneur ? On avait parlé d'un gentleman appartenant à la *nobility* française et nous n'avons qu'un grossier *bushman* comme les autres ! Ah ! monsieur Richard, était-ce à vous d'accorder ainsi l'hospitalité à un inconnu ? »

— Allons, allons ! William, soyez plus respectueux pour mon hôte, répliqua Denison d'un ton d'indulgence ; quoique ce gentleman ait des manières un peu rudes, il est facile encore de reconnaître qu'il a longtemps vécu dans le monde choisi et je n'aurai pas à me repentir de mes attentions pour lui.

— Fort bien ; ce chercheur d'or en effet doit avoir tous les mérites à vos yeux, car vous l'avez accueilli sur la recommandation de ces dames Brissot... Et à ce propos, Votre Honneur, avez-vous réellement l'intention d'aller prendre le thé chez elles ce soir, comme elles vous y ont invité ?

— Pourquoi non, vieux grondeur ! Pour quels motifs refuserais-je cette invitation ? »

Bien que le juge n'eût pas élevé la voix, il avait un accent de sévérité qui intimida William.

« Certainement, balbutia-t-il, Votre Honneur a le droit d'aller où il lui plaît ; mais mon dévouement pour vous, monsieur Richard, me fait un devoir de vous avertir qu'on jase beaucoup dans le pays sur vos assiduités dans cette maison... Nul ne connaît le passé de la famille Brissot, et il est à craindre... »

— Il suffit, William, interrompit sèchement Denison, parce que vous avez servi mon père et que vous êtes à mon service depuis mon enfance, vous prenez avec moi d'étranges licences... Les dames dont vous parlez méritent tout votre respect, et souvenez-vous que je vous défends de vous exprimer désormais sur leur compte comme vous venez de le faire. »

Puis, voyant William interdit et affligé de cette verte semonce, il poursuivit d'un ton plus doux :

« Allons, vieux fou, ne songez plus qu'à vous escrimer pour l'honneur du logis... Et écoute, ajouta-t-il en baissant la voix, je devine tes craintes, mais je veux bien te dire que ce que j'ai peut-être l'intention de faire, je ne le ferai qu'à bon escient... Maintenant songe à ta besogne et ne donne pas à ce gentleman une trop mauvaise opinion de notre hospitalité. »

William, satisfait de cette espèce de réparation, s'inclina en silence et se mit à l'œuvre aussitôt pour exécuter les ordres de son maître.

Quelques instants plus tard, Martigny et Richard Denison étaient assis dans la salle à manger, devant une table somptueusement servie. Le jeune juge de paix fit les honneurs du repas avec ce mélange de cordialité et de réserve qui semblait être le fond de son caractère. Martigny, de son côté, se montra joyeux convive et causeur agréable. Il avait beaucoup vu, beaucoup observé dans ses voyages, et il savait donner un grand charme à l'entretien. Toutefois il y avait souvent dans les idées du vicomte une hardiesse qui étonnait Richard et eût peut-être excité ses protestations, si sa parfaite urbanité ne lui eût fermé la bouche. La bonne harmonie n'avait donc pas été troublée un instant entre eux, quand le repas prit fin. La bouteille de porto ayant convenablement circulé, Denison dit avec une impatience mal dissimulée :

« Maintenant, si vous le voulez bien, monsieur, nous allons nous rendre chez ces dames qui nous attendent pour prendre le thé.

— C'est juste, répliqua le Français en rejetant le cigare qu'il était en train de fumer ; je n'aurais garde

de l'oublier, car Mlle Clara, ma compatriote, est vraiment une ravissante personne. »

Le juge fixa sur lui son œil bleu, qui, malgré sa douceur, ne manquait pas de pénétration, et il dit lentement :

« Vous trouvez donc miss Clara fort belle ? »

— C'est une des plus séduisantes jeunes filles que j'aie jamais vues, répliqua étourdiment Martigny ; et il fut un temps où je n'aurais pu la voir sans en devenir amoureux.

— Et maintenant ?

— Oh ! maintenant, je ne suis plus aussi prompt à m'enflammer ; cependant... oui... je crois encore qu'il ne faudrait répondre de rien. »

Denison continuait de l'observer avec attention ; mais il reprit bientôt d'un ton froid :

« Partons, monsieur ; nous ne saurions tarder davantage. »

Tous deux sortirent de la maison, et, comme la nuit était noire, William les précéda, une lanterne à la main. Ils passèrent devant le store, maintenant clos et silencieux. Après avoir pénétré dans la cour, ils gagnèrent le bâtiment habité par la famille, et dont les fenêtres, brillamment éclairées, étaient comme autant de phares au milieu des ténèbres.

Les dames se trouvaient dans un salon, meublé à l'europpéenne. Un service de thé en porcelaine japonaise était étalé sur un guéridon de laque. Mme Brissot, parée comme une chasse, les bras et les épaules nus, trônait sur un divan, à côté de sa fille, beaucoup plus simplement mise, mais toujours charmante. Deux personnes étrangères à la famille avaient aussi été invitées, M. Owens, employé du cadastre, personnage d'une certaine importance dans la colonie, et sa fille, à peu près de l'âge de Clara. Miss Rachel Owens oubliait peut-être la pruderie habituelle aux femmes de sa nation, et peut-être aussi un observateur difficile eût-il pensé que ses cheveux étaient d'un blond trop hasardé ; mais elle était grande, élancée, elle avait un teint d'une fraîcheur éblouissante, et son caractère, plein de douceur, quoique un peu flegmatique, faisait bientôt oublier le léger travers de son éducation. C'était l'amie intime de Clara, et elle passait au store la plus grande partie de son temps, à moins qu'elle ne fût occupée d'étudier l'histoire naturelle, science pour laquelle miss Rachel semblait avoir une véritable passion.

Mme Brissot accueillit Martigny et Denison avec beaucoup d'empressement, tandis que Clara, à la vue du jeune juge de paix, devenait aussi rouge qu'une cerise mûre. On présenta Martigny à M. Owens, gros Anglais assez commun, et, en cette circonstance, Mme Brissot ne manqua pas de faire sonner le titre de son compatriote, les titres nobiliaires n'ayant nulle part autant de prestige que dans la démocratie Anglterre.

Aussi fut-ce d'un air tout à fait pénétré que M. Owens serra la main du chercheur d'or.

« Enchanté de vous voir, gentleman, lui dit-il en anglais ; c'est un grand honneur pour moi... Je suis flatté... tout à votre service, gentleman. »

Pendant que Martigny répondait, non sans une certaine nuance d'ironie, à ce compliment un peu primitif, Richard s'était approché de Mlle Brissot et lui avait pris la main en lui disant :

« Bonsoir, miss Clara.

— Bonsoir, monsieur Denison, » répliqua la jeune fille.

Et ce fut tout ; mais il y avait dans ce simple mot échangé entre eux plus de sympathie et de cordiale entente que dans de longs discours.

Bientôt la compagnie s'assit autour de la table à thé, et l'on se mit à parler français, langue que M. Owens seul ne comprenait pas. Toutefois, l'arpenteur ne se formalisa pas de cette inconvenance ; sa fille avait pris quelques leçons de français en Angleterre, mais elle le parlait imparfaitement quand elle était arrivée à Dorling, et le père n'était pas fâché que Rachel se perfectionnât dans cette étude en causant avec des Français. Il considérait donc la conversation comme une simple leçon de langue donnée gratuitement à sa fille, et il se consolait de son mutisme per-

sonnel en absorbant force sandwich et force gâteaux.

Le vicomte s'était mis à l'aise avec cette société nouvelle, et disait avec gaieté en dégustant une tasse de thé :

— Vraiment j'aurais sujet de méditer aujourd'hui sur la variabilité des choses humaines et sur la force mystérieuse qui se plaît à déconcerter nos prévisions ! Je me croyais sûr, il y a deux heures à peine, de passer cette nuit dans les bois, enveloppé dans ma couverture, exposé au froid et à la pluie, aux moustiques, aux scorpions et aux serpents noirs ; et je reçois un excellent accueil dans une maison confortable, je jouis du luxe le plus raffiné, je me trouve au milieu de gentlemen honorables et des plus gracieuses dames que j'aie eu le bonheur de rencontrer depuis mon départ de France !... Que l'on ose maintenant médire de la destinée !

— Et pourtant, monsieur le vicomte, répliqua Mme Brissot, vous aviez pris bravement votre parti de la nécessité où vous croyiez être de coucher à la belle étoile !

— Une nuit passée ainsi, dit miss Rachel, ne serait peut-être pas sans charmes si M. de Martigny aimait la nature. Il lui serait facile d'observer bon nombre d'animaux d'espèces inconnues en Europe, des opossums, des coatis et des *moreporks* (oiseaux ressemblant à notre coucou) qui sortent seulement la nuit... Vous connaissez sans doute le *morepork*, chère Clara ? ajouta-t-elle en s'adressant à son amie.

Clara donnait en ce moment toute son attention à ce que lui disait bas Richard Denison ; elle tressaillit et balbutia timidement :

— Non, non, Rachel, je ne le connais pas.

— Ne pas connaître le *morepork* ! s'écria miss Owens, et voilà près de six ans que vous habitez la colonie !... Mais, bon Dieu ! ma chère, qu'est-ce qu'on vous apprend donc en France ?... Il n'y a pas une miss bien élevée dans la Grande-Bretagne ou en Allemagne qui n'ait certaines connaissances en histoire naturelle, tout au moins en botanique, cette jolie science qui convient si bien à une femme !

Comme Clara interdite ne répondait pas, Mme Brissot répliqua en pinçant les lèvres :

— Les usages ne sont pas les mêmes en tous pays, miss Owens ; chez nous les jeunes personnes apprennent la danse, le piano, le dessin...

— Jolis talents, interrompit vivement Martigny, qu'elles s'empressent d'oublier après leur mariage, parce qu'ils ne leur sont d'aucune utilité... Je vous en demande bien pardon, madame Brissot, mais je prends parti avec miss Owens contre l'éducation donnée habituellement aux jeunes Françaises et il me semble que, chez nous comme ailleurs, l'étude de la nature devrait passer avant certaines autres études. Ce que je dis des jeunes Françaises, je pourrais aussi le dire des jeunes Français ; car, moi qui vous parle, j'ai regretté bien souvent, dans le cours de mes voyages, mon ignorance profonde en pareille matière. Autrefois, j'étais incapable, en vrai Parisien, de distinguer une bruyère d'un chêne, et j'ai dû faire connaissance, à mes dépens, avec certains personnages *naturels* dont je n'avais jamais entendu prononcer le nom. Un de ces personnages fut un ours grizzly ; je prenais paisiblement un bain dans la rivière Rouge en Amérique, quand je l'aperçus tout à coup occupé à déchirer mes vêtements sur le rivage. Jusque-là j'avais vu seulement en fait d'ours les animaux bonasses que des Savoyards promènent dans nos places et dans nos carrefours, et celui-ci ne me paraissait pas bien redoutable. Aussi me hâtai-je de sortir de l'eau pour venir au secours de ma pauvre garde-robe et pour prendre mon fusil de chasse que j'avais appuyé contre un arbre. Ce fusil n'était chargé que de petit plomb, car, avant le bain, j'étais en train de chasser aux canards sur la rivière, et ce n'était pas une arme convenable pour la circonstance. Mais, exaspéré de voir ainsi maltraiter mes effets, j'envoyai mes deux coups au grizzly. Bien me prit d'avoir crevé les yeux à la bête dans cette première décharge, car je ne serais pas ici aujourd'hui pour vous conter l'aventure. L'ours, quoique aveugle, fut bien dur à tuer, et je porte encore sur le dos les

traces de ses énormes griffes... Ce fut là ma première leçon d'histoire naturelle."

Miss Rachel, comme les autres assistants, avait prêté une vive attention à ce récit. Cependant il contenait sans doute quelque chose de *shoking*, car la pudibonde Anglaise avait baissé les yeux et gardé le silence. Martigny continua :

— La seconde leçon me fut donnée dans les pampas du Brésil que je parcourais avec un gaúcho dont je comprenais imparfaitement la langue. J'étais un beau soir, mon fusil à la main, et je cherchais à tuer un bœuf sauvage destiné à fournir des grillades pour mon souper, quand je remarquai dans les hautes herbes deux yeux ardents fixés sur moi. Le gaúcho, qui était à cheval à peu de distance, car un gaúcho est toujours à cheval me cria quelque chose que je n'entendis pas ; mais croyant avoir affaire à un simple chat sauvage, je visai entre les deux yeux qui me regardaient si bien ; la balle rebondit comme sur un roc et aussitôt une bête énorme s'élança sur moi : c'était un jaguar de la plus belle venue ; d'un seul coup de patte, il m'envoya rouler tout sanglant à dix pas. Il ne comptait pas sans doute borner là ses caresses et revenait bon train pour m'achever, lorsque le gaúcho accourut ventre à terre en brandissant son lasso. Déjà je sentais sur ma figure l'haleine brûlante de mon gibier, mais le lasso siffla en l'air et s'enroula autour du jaguar qui, entraîné par le cheval, ne tarda pas à mourir étranglé. Je crus devoir quelques remerciements au gaúcho, mais c'était de la reconnaissance perdue ; cet homme me fit entendre qu'il tenait beaucoup plus à s'emparer de la peau du jaguar qu'à sauver la mienne : celle du jaguar valait dix dollars et la mienne ne valait rien... du moins aux yeux du gaúcho. Vous voyez, mesdames, comment j'ai acquis quelques notions sur les animaux américains ; je vous fais grâce d'une foule d'autres leçons du même genre que j'ai reçues en rôdant à travers le monde et je conclus, comme miss Owens, que l'histoire naturelle est une bonne chose."

Ces récits, faits avec une verve joyeuse, excitaient vivement, comme nous l'avons dit, la curiosité des auditeurs.

— Vous avez couru bien des dangers, monsieur le vicomte, dit Clara modestement, et ils auraient dû vous dégoûter de cette vie d'aventures.

— Si quelque bonne et belle personne comme vous, mademoiselle, eût pris intérêt à mon sort, peut-être en effet aurais-je cru que mon existence valait la peine d'être ménagée... Mais si le grizzly m'avait mis en pièces, si le jaguar m'avait croqué, personne ne m'eût plaint, personne ne m'eût pleuré !

— Quoi, monsieur le vicomte, n'avez-vous pas en Europe une famille, des amis qui attendent impatiemment votre retour ?

— Une famille ?... En effet, il me reste dans un coin de province bon nombre de cousins qui ne seraient pas fâchés d'hériter de moi, si je laissais un héritage, mais qui se garderaient bien de me reconnaître si je reparessais pauvre et en guenilles... Des amis ?... Oui, il se trouve en ce moment peut-être sur le boulevard italien, à Paris, quelques braves garçons qui iraient jusqu'à donner un louis, si je le demandais, pour m'empêcher de crever de faim, à la condition cependant que je ne soumettrais pas leur générosité à deux épreuves de ce genre... Oui, certainement, j'ai des amis et je gagerais qu'il leur arrive parfois de dire tout en fumant leur cigare : " Ah ! ça, et ce pauvre Martigny que peut-il être devenu ? — Ma foi, je n'en sais rien ; il est mort sans doute. — Lui ! mort ?... Allons donc ! il a la vie trop dure. Il a survécu à tous ses duels ; je gage cinquante louis qu'il reviendra ! — Tenu ! " On inscrit le pari sur le carnet de gageures et l'on attend. Si jamais je reviens, l'un m'embrassera cordialement et l'autre me donnera au diable..."

Qu'un ami véritable est une douce chose !

Martigny prit sa tasse et se mit à boire du thé à petits coups avec une sensualité affectée. Clara, déconcertée par l'espèce de misanthropie qui perçait dans les paroles du vicomte, n'osait plus rien dire ; Mme Brissot n'eut pas la même réserve.

— Cependant, reprit-elle, il a fallu, monsieur le

vicomte, de graves motifs pour vous décider à quitter le beau monde parisien, à vous expatrier, à traverser les mers, à courir le pays des ours grizzly, des tigres et des kangourous. Je gagerais, poursuivit-elle d'un ton langoureux, que vous avez beaucoup souffert, que votre pauvre cœur saigne encore d'une secrète blessure...

— Voilà bien les femmes ! interrompit Martigny brusquement en déposant sa tasse sur la table, elles ne peuvent s'imaginer qu'elles ne soient pas tout dans notre existence ; elles ne comprennent pas qu'une grande détermination ait été prise par l'un de nous sans qu'elles y soient pour quelque chose... Eh bien ! non, madame, ce n'est pas, comme vous semblez le croire, un désespoir d'amour qui m'a déterminé à quitter la France. Peut-être quand je suis devenu pauvre, après avoir été riche, s'est-il en effet trouvé une femme qui s'est éloignée de moi, comme les parents, comme les amis ; peut-être est-ce l'espoir de les éblouir un jour, elle et les autres, qui m'a donné le désir de poursuivre la richesse avec tant d'ardeur... Mais cet abandon de tous m'a prouvé une fois de plus que la fortune seule était enviable, parce que seule elle procure l'affection, l'indépendance et le bonheur."

Cette audacieuse théorie eût passé peut-être sans protestation, si Richard Denison, qui écoutait en silence, n'eût dit d'un ton austère en se redressant :

— Un moment, monsieur ; beaucoup d'autres avantages, à mon sens, sont plus enviables que la fortune pour l'homme bien né. Ce sont, par exemple, la conscience du devoir accompli, l'estime des autres et de soi-même...

— Sans doute, sans doute, répliqua le vicomte en riant, mais vous m'accorderez bien qu'avec cela il faut du pain et du bifteck, des vêtements, une maison, des meubles et une foule d'autres objets non moins indispensables.

— Eh bien ! pour se procurer ces premières nécessités de la vie, l'homme de bonne volonté a le travail, le commerce, l'industrie, les fonctions publiques...

— On voit bien, monsieur le magistrat, que vous n'avez jamais éprouvé certaines privations, car vous comprendriez mieux quelle distance sépare l'application du précepte... D'ailleurs les moyens dont vous parlez sont lents, précaires, douteux, et je veux devenir riche pendant que je suis jeune encore ; car à quoi me servirait la fortune quand je ne pourrais plus en jouir ? En Europe, certaines convenances absurdes, certaines restrictions trop étroites m'auraient gêné dans l'accomplissement de mes projets ; je me suis hardiment mis en chemin ne comptant que sur ma force, mon énergie et mon intelligence pour arriver au succès. Rien ne peut me rebuter ; cette lutte me plaît et ce n'est pas sans une sorte d'âcre plaisir que je renverse les obstacles, que je tourne les difficultés, que je brave les dangers. Je réussirai, j'en suis sûr. Vingt fois, sur terre et sur mer, j'ai vu la mort face à face, et toujours un effort désespéré, un heureux hasard m'a tiré d'affaire. Aussi ai-je la conviction que je ne succomberai pas à la peine, que mes témérités demeureront impunies ; si je me trompe, ma foi ! on se résignera... Être enseveli sous six pieds de terre ou dans les flots de l'Océan, ou dans l'estomac des bêtes féroces, n'est-ce pas toujours même chose ?

Le vicomte de Martigny, en parlant ainsi, semblait s'être transfiguré. Son ton léger avait fait place à un accent ferme et résolu ; son geste était puissant, dominateur ; son œil noir avait de magnifiques rayonnements.

Cependant Denison ne se laissa pas imposer par cet étalage de force et d'audace. Après avoir écouté Martigny avec attention, il reprit froidement :

— Vous vous êtes trompé d'époque, monsieur, en venant aujourd'hui chercher une brillante et rapide fortune dans le nouveau monde ; vous eussiez dû y venir au temps des flibustiers qui pillaient des villes, au temps des pirates qui écumaient les mers. Mais à l'époque où nous vivons, les moyens de s'enrichir, dans cet hémisphère comme dans l'autre, sont toujours lents parce qu'ils sont honorables, et l'on n'en connaît pas d'autres que ceux dont je vous ai parlé déjà : le travail, le commerce et l'industrie."

Peut-être Martigny vit-il dans ces paroles une intention blessante, car il fronça légèrement le sourcil ; mais, se ravisant aussitôt, il reprit avec gaieté :

—Voilà, mon hôte, une tirade qui vous ferait honneur si vous la débitiez à un accusé quand vous tenez audience. Mais véritablement, ajouta-t-il d'un air de bonhomie, je sais déjà par expérience que vous avez raison. Quand, après un rude voyage à travers la prairie et les montagnes Rocheuses, d'autres émigrants et moi nous arrivâmes en Californie, nous trouvâmes les placers envahis par des gaillards plus diligents. Aussi les derniers venus, et je fus du nombre, durent-ils bientôt renoncer au travail des mines, et chacun de nous essaya de se créer une industrie qui lui permit de vivre tant bien que mal. Vous voyez, monsieur Denison, que l'industrie et moi nous ne sommes pas étrangers l'un à l'autre.

—Et quelle industrie exercâtes-vous, monsieur le vicomte ? demanda Mme Brissot toujours curieuse ; il paraît qu'il y en avait de fort singulières en Californie.

—J'en ai exercé plusieurs, répondit évasivement Martigny ; sachez seulement, madame, qu'elles exciteraient fort les risées de mes anciens amis du boulevard des Italiens si jamais je jugeais à propos de leur conter mes aventures. Enfin, malgré mon insuccès au pays de l'or, je pus réaliser quelques économies pour passer au Brésil ; le Brésil est le pays des diamants, et je m'imaginai qu'il me serait facile d'y trouver une compensation à mes mécomptes passés. Néanmoins, mes espérances étaient loin de se réaliser complètement, lorsque la nouvelle de la découverte de l'or dans cette partie de l'Australie est parvenue jusqu'à moi. Je me suis embarqué sur un paquebot anglais et j'ai doublé le cap Horn afin d'atteindre un des premiers cette terre de bénédiction. Il paraît que j'ai encore été prévenu par bon nombre d'autres ; toutefois, j'ose croire que je n'arrive pas trop tard.

—Non, non, monsieur le vicomte, répliqua Mme Brissot, car il y a, dit-on, des mineurs fort heureux là-bas. Si vous le voulez, je vous remettrai demain une lettre pour mon mari ; il pourra vous donner de bons conseils, et sans doute aussi vous être utile, soit en vous faisant obtenir une licence, soit en vous procurant un bon terrain à exploiter.

Martigny accepta cette proposition fort avantageuse pour lui et se confondit en remerciements.

Cependant Richard Denison conservait son attitude réservée, et peut-être éprouvait-il une médiocre pitié pour les désappointements du vicomte.

—Puissiez-vous réussir, monsieur ! reprit-il ; mais certainement si vous aviez employé à poursuivre un but plus noble la constance et le courage que vous avez dépensés jusqu'ici en pure perte, vous eussiez acquis mieux que la fortune.

—Que voulez-vous donc, monsieur le juge ? reprit Martigny avec sa légèreté habituelle ; j'ai travaillé et j'ai exercé diverses professions en Californie ; j'ai fait le négoce au Brésil ; je vais peut-être user des mêmes moyens aux mines de l'Australie. Et d'ailleurs, d'où savez-vous que ces efforts auraient été en pure perte ? J'ai bien retiré quelque fruit de tant de fatigues et de dangers !

—Quoi donc ! monsieur le vicomte, demanda Mme Brissot, ne nous disiez-vous pas ici tout à l'heure...

—Je vous ai dit, il est vrai, que la recherche de l'or ne m'avait pas enrichi sur les bords du Sacramento ; mais, grâce à l'industrie si vantée par M. Denison, je n'étais pas trop dépourvu quand je quittai la Californie, et grâce au négoce je l'étais encore moins en quittant le Brésil. A la vérité ma fortune actuelle ne tient pas beaucoup de place ; elle n'en est que plus portative, plus facile à cacher dans ma vie d'aventures. Néanmoins elle a bien son prix, et je ne peux résister au désir d'en rendre juges ces aimables dames.

En même temps il tira d'une poche secrète un petit objet soigneusement enfermé dans une bourse de peau ; on eût dit d'une amulette, si l'on avait pu soupçonner de superstition le vicomte de Martigny. Dans la bourse se trouvait une pierre de la grosseur d'une aveline, irrégulière de forme, mais très brillante.

—C'est un superbe diamant, dit Richard Denison,

et quoiqu'il soit brut, il doit avoir une valeur considérable.

—On l'estime dix à douze mille dollars, répliqua le vicomte, c'est-à-dire cinquante à soixante mille francs, argent de France ; il pèse trente carats, et comme il est de la plus belle eau...

—Un diamant de soixante mille francs !... s'écria Mme Brissot avec vivacité ; oh ! de grâce, permettez-moi de le voir !

—Et à moi ! dit Clara.

—Et à moi ! dit Rachel, quoique en définitive, un diamant ne soit pas autre chose que du carbone pur cristallisé.

La pierre précieuse passa de main en main, à la grande admiration des dames ; M. Owens lui-même l'examina longuement, en lâchant les *very good* et les *beautiful* les plus énergiquement caractérisés. Martigny paraissait tout fier de la curiosité enthousiaste dont elle était l'objet.

—Croyez-vous vraiment, monsieur Denison, reprit-il en souriant, qu'aucun acte de dévouement, ou de courage pût exciter des transports aussi chaleureux ? Ces dames, tout à l'heure, ne voyaient guère en moi, malgré mon titre et mon nom, qu'un chétif aventurier, et j'ai beaucoup gagné dans leur esprit depuis qu'elles me savent en possession d'un pareil trésor. Vous-même, quoique vous ne soyez peut-être pas disposé à l'avouer, vous me considérez certainement un peu plus que tout à l'heure...

—Vous vous trompez, M. le vicomte ; pour que je vous estimasse davantage, encore me faudrait-il connaître comment ce diamant est venu entre vos mains ?

—De la manière la plus simple ; je l'ai acheté cinquante dollars à un nègre qui l'avait trouvé sur le territoire de *Minas Geraes*, au Brésil.

—Et n'avez-vous eu aucun scrupule, aucun soupçon en achetant pour cinq cents dollars un objet qui en vaut douze mille ? Tous les diamants de *Minas Geraes* appartiennent à l'empereur du Brésil, et le nègre qui vous a vendu celui-ci l'avait sans doute volé.

—Je n'en sais rien, répondit tranquillement Martigny ; le nègre m'a dit l'avoir trouvé, et, comme la chose n'était pas impossible, je me suis contenté de son affirmation. D'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton léger, quand j'aurais fait au Brésil la contrebande des diamants, comme vos compatriotes font en Chine la contrebande de l'opium, où serait le mal, je vous prie ?

—La contrebande ne donne que des bénéfices illégitimes, et la loi de tous les pays punit sévèrement...

Mais le jeune magistrat s'interrompit ; il sentait que ce n'était pas le moment d'exposer les principes de rigoureuse morale qu'il observait, et dont il exigeait des autres l'observation. On ne l'écoutait pas, et les dames continuaient d'examiner la pierre précieuse avec une sorte d'extase. Elles l'exposaient à la lumière, de manière à en faire jaillir des feux éblouissants, elles se la disputaient à l'envi. Richard remarqua, non sans un vif chagrin, que Clara était aussi absorbée que les autres par cette contemplation, et il poussa un profond soupir.

En revanche, Martigny était radieux.

—Si mon diamant vous semble si beau, quoique à l'état brut, disait-il, jugez ce qu'il vous semblerait s'il était taillé et serti avec art par un de nos habiles joailliers du Palais-Royal ! Du reste, c'est pour vous, mesdames, que l'on recherche ces coûteuses bagatelles ; car Dieu, en vous inspirant le désir de plaire, vous inspire tout naturellement le désir de vous parer. Si j'atteignais jamais le but de mon ambition, je voudrais que la femme que je conduirais à l'autel portât à ses oreilles deux diamants aussi gros que celui-ci.

—Elle aurait sujet d'être fière, dit Clara distraitement.

Richard se leva tout à coup. En dépit de sa gravité ordinaire, un sombre mécontentement se trahissait sur son visage.

—Peut-être, monsieur le vicomte, dit-il d'une voix altérée, serait-il temps de nous retirer ; car, si je ne me trompe, vous avez l'intention de vous mettre en route demain matin de bonne heure ?

—Bah ! quarante ou cinquante milles à faire dans la journée ne sont rien pour mon excellent cheval. Je

reviendrai demain matin prendre congé de mes charmantes compatriotes, et en même temps recevoir la lettre de recommandation qui m'a été promise pour M. Brissot.

Il s'était levé à son tour et salua poliment les personnes présentes. Quand il s'approcha de Clara il la vit encore occupée de faire chatoyer la pierre précieuse.

—Eh bien ! mademoiselle, lui dit-il en souriant, puisque ce joujou vous amuse, gardez-le jusqu'à demain matin... Vous pourrez examiner ce diamant à la lumière du soleil, et vous verrez de quel éclat incomparable il brille au grand jour. Je le reprendrai en venant chercher la lettre de recommandation que doit écrire Mme Brissot.

—Monsieur le vicomte, balbutia Clara, ma curiosité est satisfaite maintenant et je craindrais...

—Garde-le donc, petite, puisque M. le vicomte y consent, lui dit sa mère ; il sera curieux de l'observer au soleil levant.

—Eh bien chère maman, je doute qu'alors il ait plus d'éclat qu'une simple goutte de rosée sur la feuille verte d'un eucalyptus.

Néanmoins Clara garda le diamant, selon le désir de sa mère. Comme les autres personnes étrangères à la maison se disposaient aussi à se retirer, Denison s'approcha de la jeune fille, lui dit à voix basse :

—Miss Clara, il est nécessaire que je vous parle au plus tôt. En attendant, je vous en conjure, méiez-vous de ce Français, dont le ton, les manières et les principes me sont suspects, bien qu'il soit votre compatriote ; heureusement, dans quelques heures nous en serons délivrés, et pour toujours, je l'espère... Bonsoir, miss Clara.

Et, prenant le vicomte par le bras, il l'entraîna rapidement hors de la maison.

### III

#### LA PROPOSITION

Disons ici ce qu'était la famille Brissot et quels motifs l'avaient déterminée à venir s'établir dans cette colonie lointaine.

Pendant un siècle au moins, plusieurs générations successives de Brissot avaient tenu un magasin de laines fines et de rubans à l'enseigne de la *Rose Blanche*, dans la rue Saint Denis, à Paris. Cette maison sans enrichir beaucoup ses propriétaires, avait toujours été achalandée ; aussi, quand Brissot V, le Brissot actuel, le père de Clara, avait succédé à Brissot IV, qui s'était retiré des affaires avec quelques mille livres de rente, avait-on pu croire qu'il mènerait l'existence paisible et doucement prospère de ses ancêtres et prédécesseurs.

Par malheur, le Brissot dont il s'agit, quoique doué de grandes aptitudes commerciales, avait un caractère inquiet, jaloux qui contrastait avec les habitudes calmes de sa race. Il était particulièrement ombrageux au sujet de sa femme, alors jeune et belle, et qui, majestueusement assise derrière son comptoir, voyait du matin au soir une troupe d'admirateurs la guetter à travers les vitres de la devanture. Mme Brissot encourageait-elle, par quelques œillades égarées, cette ardente admiration ? Nous n'oserions l'affirmer ; toutefois, le mari était cruellement affligé de cette vogue importune, et, quoiqu'elle amenât au magasin bon nombre d'acheteurs qui se seraient fait un scrupule de marchander, il n'était pas disposé à accepter patiemment une pareille compensation de ses angoisses. Quelques méchants propos, qui parvinrent jusqu'à ses oreilles, achevèrent de troubler sa raison, d'exalter sa jalousie, si bien qu'une catastrophe éclata dans la maison de la *Rose blanche*, et mit un terme à la prospérité séculaire de cette famille de négociants.

Un beau jour, le quartier fut troublé par des cris furieux, puis deux détonations d'arme à feu retentirent dans le logement particulier des époux Brissot. Tout le voisinage accourut au bruit ; les commis s'empressèrent de monter dans l'appartement du patron, où l'on entendait maintenant des plaintes déchirantes.

ELIE BERTHET.

(A suivre)